

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

Additional comments / Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

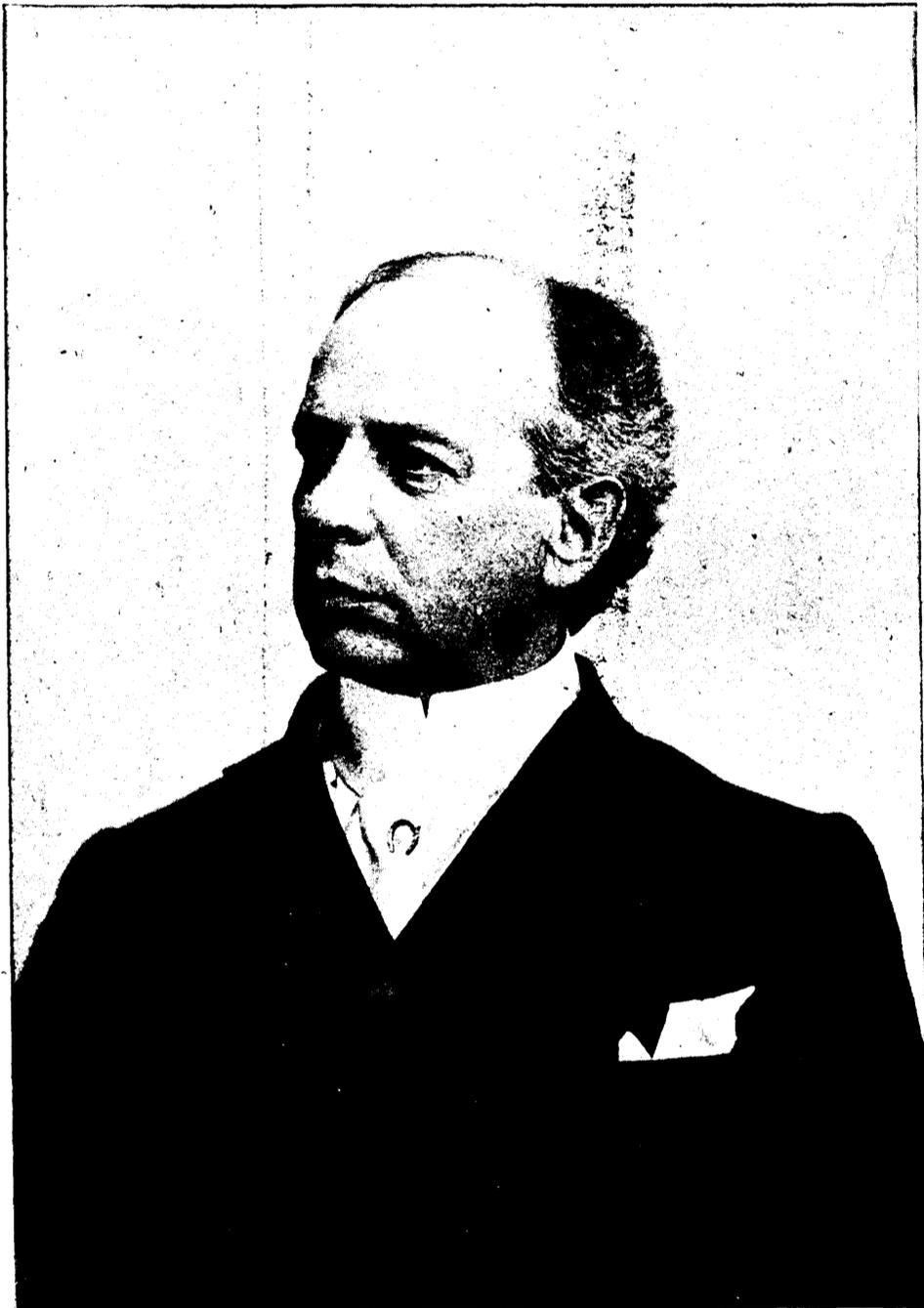
Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

13^{ME} ANNÉE, No 630.—SAMEDI, 3^O MAI 1896

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



L'HONORABLE M. WILFRID LAURIER
Chef du Parti Libéral du Canada

D'après une photographie de M. Desjardins

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 30 MAI 1896

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu. — Prêtre député, par Gaston-P. Labat. — Le shah de Perse. — Téléphore Fournier. — Notes et impressions. — Une chasse au jaguar dans l'isthme de Panama (avec gravure), par Albert Larthe. — Un soir de mai, par Actéon. — M. J.-B. Resther. — Poésie : A l'hon. J.-E.-P. Prendergast, par Edmond J.-P. Buron. — En balayant, par Aimée Patrie. — L'hon. M. Wilfrid Laurier. — Carnet du *Monde Illustré*. — Deux légendes d'outre-rhin : L'heureux paysan ; Les deux anges. — Club de natation de Montréal. — Les harangues de Napoléon Ier. — Comique. — Choses et autres. — Jeux et récréations. — Les dames. — Feuilletons : La mendicante de Saint-Sulpice, par Xavier de Montépin ; En détresse, par Jules Mary.

GRAVURES.—Portrait de l'honorable M. Wilfrid Laurier, chef du parti Libéral du Canada. — Portraits des membres du nouveau ministère français. — L'assassinat du shah de Perse : Mosquée de Shah-zadeh-Abdul-Azim où a eu lieu l'attentat. — Portraits : Nassr-Eddin, assassiné ; Le nouveau shah Mozaffer-Eddin-Mirza ; L'hon. juge Téléphore Fournier ; M. J.-B. Resther. — L'assassinat du shah de Perse. — Sainte-Anne des Plaines : L'église, Le presbytère, Le couvent, La gare.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



On se sert beaucoup du mot *pamphlet*, chez nous, on s'en sert même un peu trop, car on en est arrivé à désigner sous ce terme toutes sortes d'écrits, trop longs pour être circulaires, trop courts pour avoir droit au nom volume.

C'était peut-être bien cela en principe, si vous voulez, mais le mot s'applique surtout à un écrit sarcastique et malveillant.

Aussi, rien n'est-il plus agaçant que d'entendre dire à chaque instant : Un tel a publié un pamphlet sur telle question, alors que c'est une étude sérieuse, ou que monsieur l'abbé X... vient d'écrire un pamphlet sur les miracles de Sainte-Anne de Beaupré, quand c'est une brochure au ton très grave et religieux.

Ce mot pamphlet sonne très mal à l'oreille.

Paul Louis Courier, qui avait beaucoup d'esprit, en met à foison, à ce sujet, dans un article écrit au sortir du tribunal où il venait d'être condamné à la prison,

pour avoir publié une petite brochure aussi mordante que spirituelle, intitulé : *Simple discours*.

Paul Louis semble ignorer ce que c'est qu'un pamphlet, dans le sens méchant du mot, et s'adresse à un des jurés qui viennent de le condamner, M. Arthur Bertrand, libraire.

« Je le saluai, dit Paul-Louis Courier ; il m'accueillit, car c'est le meilleur homme au monde, et chemin faisant, je le priai de me vouloir dire ce qui lui semblait à reprendre dans le *Simple discours* condamné.

— Je ne l'ai point lu, me dit-il, mais c'est un pamphlet, cela me suffit.

Alors je lui demandai ce que c'était qu'un pamphlet, et le sens de ce mot qui, sans m'être nouveau, avait besoin pour moi de quelque explication.

— C'est, répondit-il, un écrit de peu de pages comme le vôtre, d'une feuille ou deux seulement. (1)

— De trois feuilles, repris-je, serait-ce encore un pamphlet ?

— Peut-être, me dit-il, dans l'acception commune ; mais proprement parlant, le pamphlet n'a qu'une feuille seule ; deux ou plus font une brochure.

— Et dix feuilles ? quinze feuilles ? vingt feuilles ?

— Tout un volume, dit-il, un ouvrage.

Moi, là-dessus :

— Monsieur, je m'en rapporte à vous qui devez savoir ces choses. Mais, hélas ! j'ai bien peur d'avoir fait, en effet, un pamphlet, comme dit le procureur du roi. Sur votre honneur et conscience, puisque vous êtes juré, M. Arthur Bertrand, mon écrit d'une feuille et demie est-ce pamphlet ou brochure ?

— Pamphlet, me dit-il, pamphlet, sans nulle difficulté.

— Je suis donc pamphlétaire ?

— Je ne vous l'eusse pas dit, par égard, ménagement, compassion du malheur ; mais c'est la vérité. Au reste, ajouta-t-il, si vous vous repentez, Dieu vous pardonnera (tant sa miséricorde est grande !) dans l'autre monde. Allez, mon bon monsieur, et ne pêchez plus ; allez à Sainte-Pélagie... (2)

Voilà comme il me consolait.

— Monsieur, lui dis-je, de grâce, encore une question ?

— Deux, me dit-il, et plus, et tant qu'il vous plaira, jusqu'à quatre heures et demie, qui, je crois, vont sonner.

— Bien, voici ma question : Si au lieu de ce pamphlet sur la souscription de Chambord, j'eusse fait un volume, un ouvrage, l'auriez-vous condamné ?

— Selon.

— J'entends, vous l'auriez lu d'abord pour voir s'il était condamnable.

— Oui, je l'aurais examiné.

— Mais, le pamphlet, vous ne le lisez pas ?

— Non, parceque le pamphlet ne saurait être bon. Qui dit pamphlet, dit un écrit tout plein de poison.

— De poison ?

— Oui, monsieur, et du plus détestable, sans quoi on ne le lirait pas.

— S'il n'y avait pas de poison ?

— Non. Le monde est ainsi fait ; on aime le poison dans tout ce qui s'imprime. Votre pamphlet que nous venons de condamner, par exemple, je ne le connais pas ; je ne sais, en vérité, ni ne veux savoir ce que sait, mais on le lit : il y a du poison. M. le procureur du roi nous l'a dit et je n'en doutais pas...

Dieu, dis-je en moi-même tout bas, Dieu, délivre-nous du malin et du langage figuré ! Les médecins m'ont pensé tuer, voulant me rafraichir le sang ; celui-ci m'emprisonne, de peur que je n'écrive du *poison* ; d'autres laissent *reposer* leur champ, et nous manquons de blé : Jésus, mon Sauveur, sauvez-nous de la métaphore !

Après cette courte oraison mentale, je repris :

— En effet, monsieur, le poison ne vaut rien du tout, et l'on fait à merveille d'en arrêter le débit. Mais je m'étonne comment le monde, à ce que vous dites, l'aime tant. C'est sans doute qu'avec ce poison il y a dans le pamphlet quelque chose...

(1) La feuille d'imprimerie contient un certain nombre de pages, suivant le format ; ainsi la feuille in-12 a 24 pages.

(2) Prison d'Etat.

— Fi ! ne m'en parlez pas, opprobre de la littérature, honte du siècle et de la nation, qu'il se puisse trouver des auteurs, des imprimeurs et des lecteurs de semblables impertinences.

— Monsieur, lui dis-je, les *Lettres Provinciales* de Pascal...

— Oh ! livre admirable, divin, le chef d'œuvre de notre langue !

— Eh bien, ce chef-d'œuvre divin, ce sont pourtant des pamphlets, des feuilles qui parurent...

— Non. Tenez, j'ai là-dessus mes principes, mes idées. Autant j'honore les grands ouvrages faits pour durer et vivre dans la postérité, autant je méprise et déteste ces petits écrits éphémères, ces papiers qui vont de main en main, et parlent aux gens d'à-présent des faits, des choses d'aujourd'hui ; je ne puis souffrir les pamphlets.

L'article de Paul Louis Courier comporte donc un enseignement, à savoir que nous devons nous bien garder d'imiter M. Arthur Bertrand, qui, dans sa sottise incommensurable, appelait pamphlet tout écrit qui avait moins de 48 pages, au maximum.

Mais sans la bêtise de ce M. Bertrand, de quelle belle page de Paul Louis, nous aurions été privés !

. Il y a eu mort d'homme, l'autre jour, à Montréal ; cela arrive quelquefois, sans doute, mais toujours trop souvent, mais comme, en cette affaire, l'acte était justifiable, il n'y a eu qu'un malheur et non pas crime.

Cependant, vous avez dû remarquer avec quelle complaisance, quelle bonté de cœur, quel souvenir des liens du sang, quelle amitié pour l'ancienne mère-patrie, plusieurs journaux ont raconté la chose ; avec quels jolis titres et sous-titres !

« Un français tue son beau-frère belge. »

« Le meurtrier, ex-souffleur au théâtre français. »

Eh ! qu'est-ce que cela peut faire au lecteur que l'un soit Belge et l'autre Français, alors qu'au Canada, Français, Belges et Canadiens se considèrent généralement comme membres de la même famille.

Si l'un avait été Autrichien et l'autre Hongrois, ou Russe et Polonais, aurait-on tant insisté, dans les titres des compte-rendus, sur la nationalité des personnages de la tragédie, évidemment non, mais que voulez-vous, il y a des gens qui ont l'esprit (?) si singulièrement tourné !

Quoiqu'il en soit et, sans m'inquiéter de savoir si l'un était anglais et l'autre américain, ou espagnol et portugais, je constate une fois de plus que celui qui s'est défendu a eu raison de ne pas imiter Thémistocle.

Oh ! ce Thémistocle, qu'il m'a donné sur les nerfs, au temps de ma prime jeunesse ? Qu'il m'agaçait donc, quand on nous racontait l'altercation qu'il eût avec Eurybiade, avant Salamine, et que Témistocle dit au général spartiate qui levait son bâton pour le frapper : « Frappe, mais écoute, » et que notre professeur se pâma d'admiration devant cette réponse !

Plusieurs de mes camarades n'y trouvaient pas non plus rien de si admirable, et voici le raisonnement que nous opposions à l'enthousiasme de notre vieux maître :

— Les spartiates, comme tous leurs contemporains, n'étant pas gens très endurants et l'action suivant vite la pensée, il est évident que si Eurybiade avait eu vraiment l'intention de frapper Thémistocle, il l'aurait assommé immédiatement. Si même il avait eu un moment d'hésitation, le mot : « Frappé, » prononcé par le général athénien, aurait suffi pour faire abaisser le bâton et jamais Thémistocle n'aurait pu terminer sa belle phrase.

D'un autre côté, si Thémistocle savait qu'Eurybiade n'avait pas l'intention sérieuse de le frapper, son « Frappe, mais écoute, » n'a plus grande valeur.

C'est comme dans la belle Hélène, alors que le bouillant Ajax dégaine à moitié son sabre à chaque instant et qu'un de ses compagnons d'armes lui dit : « Laisse donc ton grattoir tranquille. »

Mais, pour en revenir au pauvre diable qui a tiré sur son beau-frère, il est évident que s'il avait imité

Thémistocle et s'en était tenu à des mots, même des mots antiques, à la grecque, il est probable qu'il serait aujourd'hui au nombre des défunts.

C'est une très triste affaire, très regrettable, mais la misère, le désespoir font commettre bien des fautes.

Plaignons le malheureux qui a été victime d'un moment de colère et l'homme qui a été dans la pénible nécessité de défendre sa vie au prix de celle de son parent.

. La Russie est en liesse à l'occasion du couronnement du czar.

Les fêtes coûtent des sommes folles, et le peuple russe acclame avec un enthousiasme trop bruyant peut-être pour être sincère, celui qui d'un mot peut envoyer souffrir, pourrir et mourir des milliers de ses sujets.

Cette autorité absolue fait peur et ce n'est pas sans émotion que j'ai lu dernièrement dans le *Star* le récit de l'évasion de Sibirie de trois prisonniers politiques, racontée par l'un d'eux qui habite Montréal.

On parle souvent des crimes que l'on commet au nom de la Liberté, qu'est-ce donc à côté des atrocités sans nom commises par une monarchie absolue, comme celle de la Russie, la seule de l'Europe, du reste, dernier vestige des mœurs d'autrefois !

On le fête, on l'adore, le czar de toutes les Russies, on se prosterne devant lui, on lui dit qu'il est le plus adoré de ses cent cinquante millions de sujets, et tout cela est faux ; en réalité, on a peur de lui, de son pouvoir et plus d'un des empereurs qui l'ont précédé, a appris à ses dépens qu'il n'y a pas loin du Capitole à la roche tarpeienne.

Les nihilistes conspirent toujours dans l'ombre, et les murs des prisons de la Sibirie, n'entendent pas souvent de paroles d'amour à l'adresse du monarque que l'on couronne à Moscou.

Et pourtant ce souverain exécré de tant d'hommes avait du cœur, il savait que la forme de gouvernement de son pays est contre nature, insensée, mais en montant sur le trône et pour le conserver, il faut qu'il suive la tradition, qu'il suive la même ligne de conduite que ses prédécesseurs, toute absurde qu'elle soit.

Il n'aura probablement pas, lui non plus, le courage de donner au peuple les libertés nécessaires et il ne faudra pas s'étonner s'il tombe à son tour victime d'un attentat.

. Dans le tas d'insanités que l'on entend tous les jours à propos de politique, il s'en trouve parfois d'assez drôles.

L'autre jour, sur le bateau, deux jeunes gens avisent un brave homme, enfoui dans un fauteuil et paraissant avoir eu des relations trop intimes avec le jus de la vigne :

—Eh ! bien, l'ami, dit l'un en le secouant, êtes-vous bleu ?

Pas de réponse.

—Êtes-vous rouge ?

Rien qu'un roulement.

Laisse-le donc, dit son camarade, tu vois bien qu'il est gris.

Lein Leduc

PRÊTRE-DÉPUTÉ

La question brûlante des écoles nous a suggéré les lignes suivantes que nous livrons à l'appréciation du public en général, et des personnes compétentes en particulier. On nous traitera probablement d'utopiste, mais nous n'en dirons pas moins notre manière de voir. Donc, la question des écoles catholiques est sur le tapis, c'est-à-dire qu'une loi draconienne, farouche, barbare, a été votée par des législateurs anxieux de manger du catholique ou tout ce qui se fait gloire d'en être.

L'histoire nous le prouve, le catholique a si bon goût que ceux qui en mangent ne s'arrêtent que pour en crever, selon l'expression de Thiers, historien qui s'y connaissait. Or, croyez-vous que s'il y avait eu à la Chambre, un membre du clergé représentant les intérêts des catholiques, faisant partie de la Chambre comme député, que pareil fait se serait produit ?...

Et pourquoi n'y en aurait-il pas un ! Les ouvriers, les agriculteurs, les commerçants, les hommes de finance ont bien les leurs. Seul, le culte n'y est point représenté. On dit, et je le veux bien croire, que le clergé canadien ne s'occupe pas de politique active. Fort bien. Cependant, quand il s'agit des intérêts moraux, dont il a charge et responsabilité, est-ce qu'il n'a pas le droit d'entrer dans l'arène pour les défendre. Et voilà pourquoi il est obligé, parfois, d'y descendre forcément, et cela quand il voit compromis les intérêts dont il a garde. Alors, pourquoi n'y descendrait-il pas légalement, comme tout citoyen, tout électeur, et cela en portant sa candidature devant le public ? Pourquoi, afin de prévenir le carnage, ne se lancerait-il pas dans la bataille parlementaire avant que la mêlée ne rende toute lutte dangereuse, sanguinaire peut-être ?

Pensez-vous que si un prêtre avait représenté les intérêts des catholiques, au Parlement, qu'il n'aurait pas trouvé des accents surhumains pour faire avorter et châtier cette loi dissolvante de nos institutions et pleines de ferments pour l'avenir ?...

Ah ! si cela s'était passé en France, pays de nos aïeux, nous aurions eu des Dupanloup, des Freppel, des d'Hulst qui auraient remué ciel, terre et enfer pour repousser cette loi anti-libérale. Ah ! si cela s'était passé en France, cette fille aînée de l'Eglise de Rome, nous aurions vu surgir un autre Affre, pour défendre les droits du catholicisme et mourir le crucifix à la main. Ah ! si c'eût été en France, cette terre du patriotisme par excellence, où le prêtre, en 1870-71, faisait le coup de feu, entre son bréviaire et son rosaire, cette loi aurait avorté, car une sentinelle du Christ aurait crié : " On ne passe pas, quand bien même vous seriez la loi ! "

... Voilà ce qui aurait aussi lieu au Canada, ce cousin catholique de la France, si vous aviez eu un prêtre-député.

Antoine P. Labat

LE SHAH DE PERSE

(Voir gravures)

Le Shah de Perse, Nassr-Eddin, a été assassiné le 1er mai, dans la cour intérieure de la mosquée de Shahzadeh-Abdul-Azim, où il se rendait en pèlerinage, par un fanatique de la secte politico religieuse des *babi*, nommé Kollah-Reza.

Nassr-Eddin, de la dynastie des Kadjars, qui règne en Perse depuis plus d'un siècle, était âgé de soixante-six ans. Monté sur le trône en 1848, il allait, dans quelques jours à peine, fêter son jubilé, les musulmans comptant l'année d'après les mois lunaires.

Le Shah défunt laisse quinze filles et sept fils, dont les quatre derniers sont en bas âge. Des trois fils adultes, son successeur est le cadet, Mozaffer-Eddin, âgé de quarante-quatre ans, dont nous donnons aussi le portrait.

La mosquée de Shahzadeh-Abdul-Azim, où le Shah a été assassiné, est située à onze kilomètres environ au sud de Téhéran. Depuis huit siècles, c'est un lieu de pèlerinage pour les musulmans schiites. Les Téhéranais s'y rendent en foule. En dehors de certaines fêtes solennelles, le vendredi est le jour plus particulièrement consacré à ce pèlerinage. Les malades vont implorer leur guérison miraculeuse sur la tombe d'Abdul-Azim. L'entrée du sanctuaire est formellement interdite aux profanes ; il leur est seulement permis d'en contempler la façade ouvragée et les brillantes coupes, dont l'une est remarquable par son toit d'or imbriqué.

TÉLESPHORE FOURNIER

L'honorable M. Téléspore Fournier, juge en retraite de la Cour Suprême du Canada, est décédé récemment à Ottawa, où il vivait depuis une vingtaine d'années.

La province de Québec perd en lui un citoyen très distingué, un homme de bien, un magistrat intègre, un ancien et puissant lutteur dont toute la carrière a été aussi utile qu'honorable.

Homme de convictions inébranlables, de raison ferme comme un rempart, d'intelligence à vastes horizons, le fier disparu n'a jamais transigé avec sa conscience et il fut une personnalité dans ce pays.

Admis à l'exercice de la profession d'avocat en 1846 le disparu d'hier avait déjà fait ses premières armes à la tribune et il se jeta dans la mêlée avec plus d'aplomb que jamais ; non content de discuter, de plaider, de haranguer les masses, il se livra au journalisme, de 1856 à 1858, afin de porter plus de coups.



Aussi, quand Alexandre McKenzie forma son cabinet, le 7 septembre 1873, Téléspore Fournier était-il tout désigné pour entrer dans le ministère. Il eut le portefeuille de l'intérieur et passa successivement au ministère de la Justice et des Postes.

Le 8 octobre 1875, il était nommé juge de la Cour Suprême et il y siégea pendant vingt ans, c'est-à-dire jusqu'à ces derniers mois.

Au Parlement, il représenta les comtés de Montmagny et de Bellechasse, et ce fut lui qui en qualité de ministre de la Justice, présenta aux Communes, en 1875, la loi des faillites et la loi créant la Cour Suprême.

En face de cette longue et brillante carrière, devant ce passé honorable, devant toute cette vie de luttes utiles, de travail opiniâtre et de dévouements patriotiques, en face de cette tombe encore ouverte, nous nous inclinons profondément et bien respectueusement, nous saluons les restes d'un grand citoyen, nous déposons l'hommage endeillé de notre admiration pour sa belle carrière et de nos très sincères sympathies pour sa famille éplorée.

NOTES ET IMPRESSIONS

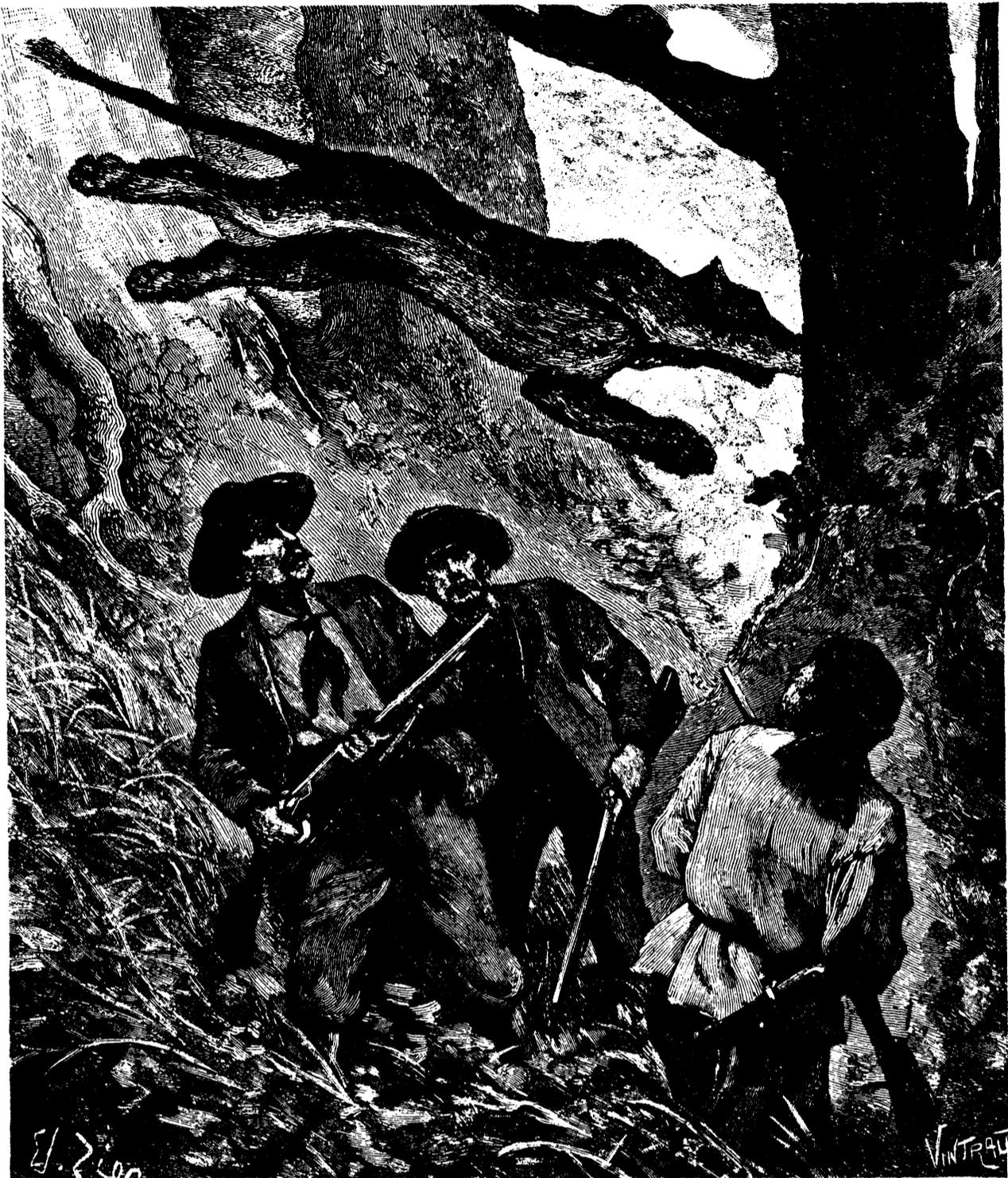
Entre le Pouvoir et le Pays, la réserve est quelquefois nécessaire, le mensonge jamais.—GUIZOT.

Tous les partis sont intolérants : on a plus d'ennemis que d'adversaires.—G. BOISSIER.

La rencontre d'une seule honnêteté sur la route des plus puissantes intrigues peut en arrêter la marche et le triomphe.—G.-M. VALTOUR.

Ceux que nous aimons et que nous avons perdus ne sont plus où ils étaient, mais ils sont partout où nous sommes.—A. DUMAS, fils.

UNE CHASSE AU JAGUAR DANS L'ISTHME DE PANAMA



LE JAGUAR PASSA COMME UN ÉCLAIR AU-DESSUS DE NOUS.—Page 69, col. 1

Des travailleurs manquaient à la Compagnie de Panama. La saison des pluies était commencée et avec elle la mortalité s'était abattue sur les campements, tout le long de la ligne, depuis Colon, port de l'Atlantique, jusqu'à la Boca (entrée) sur le Pacifique.

Le rio Chagres avait inondé la campagne, et ses eaux boueuses provoquaient de nombreuses épidémies.

Les travaux, cependant, ne pouvaient être suspendus. On chargea des entrepreneurs de recruter des terrassiers ; mais la chose n'était pas facile : la fièvre jaune épouvantait les indigènes.

Ce fut alors qu'on détacha des agents temporaires, chargés de parcourir le territoire colombien, afin de trouver le plus d'ouvriers possible.

Attaché en qualité de pointeur à la section de la Culebras, je fus envoyé à Las Cruces, village situé à quelques lieues seulement de Colon. Il est habité par des Indiens métis qui conservent religieusement les mœurs et coutumes de leurs ancêtres. Un accueil assez froid m'y fut fait, et je me demandais de quelle façon j'allais m'y prendre pour remplir ma mission. Le pasteur de Las Cruces vint me tirer d'embarras.

Il était adoré de tous les Indiens et me promit son appui moral. Il m'engagea à ne pas parler de mes intentions dès les premiers jours, mais à gagner d'abord la confiance des Cruceños en partageant leur vie et en me soumettant à leurs habitudes. Alors seulement, il serait temps de leur faire mes propositions.

Il me présenta donc aux principaux personnages du pays, et les invitations ne tardèrent pas à m'arriver. Ce fut d'abord l'alcalde (maire) qui me retint à dîner.

Oh ! ce dîner ! il restera gravé dans ma mémoire ! D'abord un potage, où toutes les viandes de la création s'étaient donné rendez-vous ; du maïs en guise de pain et du piment endiablé, cuit sous la cendre, rôti, fritt, bouilli, à toutes les sauces. Les aliments n'étaient rien en comparaison des politesses dont je fus victime. Chaque assistant se crut obligé de m'envoyer la bouchée de l'hospitalité toute imprégnée de salive ; il m'en tombait de tous côtés et je dus les avaler sans sourciller, sous peine de me faire un tort considérable dans l'esprit des Cruceños et de manquer ma mission.

Les souffrances infligées par ces repas étranges n'étaient pas les seules ; j'étais devenu la victime privilégiée des moustiques qui abondent dans ces parages.

Combien de fois ne suis-je pas sorti de table la figure et les mains couvertes de sang !

Il y avait déjà douze jours que j'étais au village et je n'avais pas encore conquis une grande popularité. Je commençais à désespérer du succès de ma mission, lorsque se présenta enfin une occasion favorable.

Une famille de jaguars fut signalée dans les environs du village. Les habitants avaient subi de nombreuses pertes dans leurs modestes troupeaux ; les *rastreadores* les plus connus s'étaient aussitôt mis en campagne, mais pas un n'avait pu apercevoir les farouches bêtes. On relevait bien leurs traces, on rencontrait bien les ossements de leurs victimes, mais de tigres, point. L'Indien superstitieux commençait à croire que l'âme vengeresse d'un chef ennemi s'était incarnée sous la forme d'un tigre et que toutes les recherches seraient inutiles. Le P. Morelos combattit vivement cette idée et la déracina si bien, qu'au sortir de la messe on décida qu'une battue serait faite le lendemain.

J'acceptai avec enthousiasme la proposition qu'on me fit d'y prendre part. Le départ fut fixé au jour

suis, avant le lever du soleil. Nous devons chasser à pied.

A l'heure dite, nous nous trouvions réunis, au nombre de cent quatre-vingts, sur la petite place de l'église. On me fit les honneurs de la guerre en me plaçant en tête de l'expédition entre le P. Morelos et l'alcaide. Mon guide lui-même fut mis aux premières lignes. Les chasseurs se déployèrent en demi-cercle et, dans cet ordre, nous nous mîmes en route.

Le village se trouve dans un bas-fonds, il est entouré d'assez hautes montagnes, ramifications des Andes. Ces montagnes sont couvertes de forêts extrêmement épaisses. Des lianes de mille sortes obstruent les sentiers de leurs inextricables guirlandes. Parmi ces lianes, il n'en est pas de plus encombrantes ni de plus incommodes que les *cortaderas* (tranchantes). Qu'on se figure une plante herbacée et grimpanche, de cinq millimètres de diamètre, ayant, sur toute sa longueur, trois arêtes armées de piquants et de lamelles imperceptibles, mais fort coupantes. Rien ne résiste à son contact : chair, toile, cuir, tout est coupé, tranché, haché. On a beau se servir du *machete* pour s'ouvrir une voie, on n'en rapporte pas moins des marques profondes causées par la nuisible plante.

Les *rastreadores* envoyés le dimanche soir pour relever les traces de la sanguinaire famille, nous l'avaient signalée à deux lieues de las Cruces, en pleine forêt vierge.

Malgré les difficultés de la marche, nous continuâmes à cheminer dans le même ordre qu'au départ.

Le demi-cercle, fort étendu, laissait un espace d'une centaine de mètres entre chaque groupe, composé de trois ou quatre chasseurs.

Il y avait à peu près une heure que nous étions en marche, guettant de tous côtés, et nous n'avions guère parcouru qu'une lieue, quand le sifflement sourd et prolongé d'un *rastreador* nous signala la présence du gibier.

Le groupe auquel j'appartenais devait parcourir au moins trois cents mètres pour l'atteindre. Nous nous glissâmes comme des couleuvres sous les buissons épineux et tranchants, qui nous barraient le passage, et nous pûmes enfin arriver à l'endroit où notre présence était nécessaire. Le plus grand silence régnait parmi nous.

Un magnifique tableau s'offrait à nos regards. Sur une petite pelouse de sept à huit mètres de diamètre, entourée de fourrés impénétrables à d'autres qu'à des chasseurs passionnés, se trouvait un jaguar femelle, ayant à ses côtés deux charmantes petites bêtes dormant sous la protection de leur mère. Celle-ci, éveillée, donnait des signes d'inquiétude. Assise sur son train de derrière, les pattes antérieures cambrées, les yeux phosphorescents, elle agitait la queue sans relâche. Tout indiquait chez elle le pressentiment d'une attaque prochaine. Nous n'avions pas de temps à perdre. Le péril était là. Toutefois nous dûmes nous abstenir de faire feu, car le mâle, le majestueux jaguar père, était absent ; nos yeux avaient beau fouiller la demi-obscurité de la forêt, rien n'indiquait sa présence.

Le malheureux *rastreador*, qui avait découvert la mère et les petits, foula une branche sèche. Un léger craquement se fit entendre. Aussitôt, un formidable rugissement répondit à ce bruit, et soudain nous vîmes, entre ciel et terre, un corps passant comme un éclair au-dessus de nos têtes. C'était le père qui rejoignait sa famille. Hélas ! le bond du féroce animal n'avait pas été infructueux pour lui. Le *rastreador*, les épaules brisées et déchiquetées par les griffes du jaguar, gisait à nos pieds. Nous ne pouvions lui porter secours, car le péril était imminent. Le R.P. Morelos se chargea de ce soin. A force de courage et de patience, il put l'éloigner du lieu du combat et revenir près de nous.

Le jaguar ne se rendait compte ni de l'endroit où nous étions ni du nombre de personnes qui l'attaquaient. Il tournait tout autour de la pelouse. La tigresse en furie faisait des bonds sur place et les petits affolés se roulaient sur l'herbe, couraient et sautaient autour de leur mère.

Un premier coup de feu retentit. La tigresse, blessée à une patte de devant, fit un bond prodigieux et

s'abattit sur l'alcaide, à côté de moi. Elle lui déchira la poitrine avec ses griffes postérieures, en même temps qu'elle cherchait à lui broyer le crâne entre ses puissantes mâchoires. Ce fut alors que le R.P. Morelos donna des preuves de son courage et de son abnégation. Il était impossible de se servir d'un fusil, l'espace manquait pour se mouvoir. L'excellent Père, armé simplement d'un *machete*, se précipita au secours de son ami. La blouse de grosse toile, qui le couvrait, fut déchirée en un instant et, malgré le danger, le bon religieux plongea par trois fois son couteau dans le corps de la bête qui luttait toujours. J'avais heureusement un revolver de fort calibre : je pus en faire usage. Je touchais presque à l'animal, il me fut facile de lui loger dans la tête deux balles qui mirent fin au combat et sauvèrent mes amis du danger qui les menaçait.

Tout cela n'avait duré que quelques minutes, et pourtant le jaguar mâle avait fait trois victimes. Trois malheureux Indiens, armés de fusils primitifs, avaient succombé sous ses coups.

Sortis victorieux d'un combat, il nous fallut en livrer un autre. Malgré ses blessures, l'alcaide luttait courageusement, et ce fut lui qui eut l'honneur de la victoire. Au moment où le tigre bondissait, il fit feu avec tant de bonheur que sa balle traversa les deux épaules de l'animal, qui s'abattit lourdement sur le sol en poussant un rugissement rauque et enroué par le sang affluant dans sa gorge. Quelques convulsions, et tout fut fini.

Restaient les deux petits, âgés d'un mois à peine. Nous pûmes nous en emparer sans recevoir d'autres blessures que des égratignures insignifiantes. Les deux tigres morts furent dépouillés et les peaux données aux veuves des malheureux Indiens morts dans ce combat. Les deux petits furent offerts vivants au R.P. Morelos et à l'alcaide, qui certes avaient bien mérité cet hommage rendu à leur valeur.

Le retour fut triste. Quatre chasseurs, partis en parfaite santé, étaient ramenés morts, portés sur des branchages. L'alcaide, chef de la chasse, grièvement blessé, inspirait des inquiétudes. Notre triomphe compensait peu les pertes cruelles que nous avions subies. Des larmes nous accueillirent et des chants funèbres saluèrent notre rentrée au village.

On décida que les enterrements auraient lieu le lendemain.

Le sang-froid que j'avais montré pendant la chasse m'avait acquis une grande sympathie qu'on me témoignait à chaque instant. Je n'étais plus un hôte étranger ; j'étais le compagnon, l'ami, presque le parent de ceux qui m'entouraient. Aussi les invitations recommencèrent-elles à pleuvoir et je fus obligé de rester à Las Cruces plus longtemps que je ne l'avais prévu.

ALBERT LARTE.

UN SOIR DE MAI

A mademoiselle Anna-Marie D***, Québec.

Le soleil disparaissait lentement derrière les montagnes de l'ouest et dorait de mille feux les grands nuages d'or et de pourpre. Un léger zéphir apportait la voix plaintive des brebis qui descendaient le coteau comme une onde molle et voluptueuse ; le laboureur s'acheminait paisiblement vers sa demeure où le bonheur l'attendait au milieu d'une jeune famille élevée dans la crainte de Dieu ; l'Angelus montait joyeux vers l'azur immense disant ainsi bon soir au jour finissant, tout comme un enfant embrasse sa mère avant d'aller trouver un repos qu'il a bien mérité après ses ébats de la journée ; sous la feuillée, les oiseaux jassaient de leurs amours ; seul, le rossignol faisait encore entendre ses notes sonores et mélodieuses au milieu de ce calme si beau de la nature. Au loin, dans les bois, ce silence n'était troublé que par le glapissement du renard qui ruminait, sans doute, quelque projet de meurtre contre les animaux de la basse-cour.

Nous cheminions lentement pendant cette belle soirée, écoutant le roulis des vagues, qui ajoutait un charme particulier à tant de beautés réunies,

Elle, toute absorbée par la sublimité du tableau qui se déroulait sous nos yeux, n'avait proféré que quelques mots.

Moi, tout aussi absorbé, mais dans une autre contemplation, je n'osais parler de peur de briser le charme qui s'y attachait et de perdre, peut-être pour toujours, le bonheur qui débordait de mon âme pendant cette nuit de mai.

—Que c'est beau ! me dit-elle de sa voix candide ; n'est-ce pas que Dieu est un grand artiste ?

—Oh ! oui, bien grand, ne puis-je m'empêcher de m'écrier en regardant avec admiration cette délicieuse fille d'Eve qui m'apparaissait bien telle qu'elle était, grande et noble, en face de cette création qui révèle en effet un grand artiste.

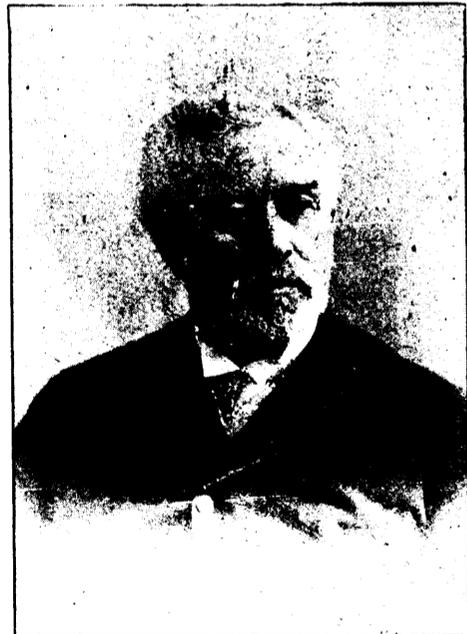
Cependant, le ciel devenait de plus en plus foncé, les étoiles scintillaient davantage, la nuit s'avancit ; c'était l'heure du repos. S'arrachant avec peine à ce spectacle grandiose, nous reprîmes le chemin de la ville, silencieux ; elle, emportant peut-être le souvenir des beautés qu'elle avait contemplées, moi, le cœur rempli d'un amour profond pour cette jeune fille que je revoyais après trois ans d'exil.

ACTÉON.

Lévis, 14 mai 1896.

M. J.-B. RESTHER

Feu M. Jean-Baptiste Resther, naquit à Montréal le 17 juillet 1830. Après une éducation élémentaire chez les Frères de la Doctrine Chrétienne, à l'âge de quatorze ans, il entra en qualité de commis chez MM. Larkin et Badeau, marchand en gros de la rue Notre-Dame ; mais ce genre d'occupation ne convenant pas à son tempérament, il préféra travailler pour le compte de son père Jean-Ignace Resther, qui présidait alors à la construction du marché Bonsecours. En 1849, J.-B. Resther allait surveiller, comme architecte, la construction du collège de Saint-Hyacinthe. En 1859, il fut chargé de la construction sur la ligne du G. T. R. de toutes les stations entre Saint-Thomas de Montmagny et Fraserville. En douze mois, il construisit quarante-cinq édifices sur un parcours de trente lieues.



En 1864, il perdit sa femme, née Mlle Chagnon-Larose, de Verchères, et resta avec six enfants en bas âge. En 1867 il quittait Saint-Hyacinthe pour venir se fixer à Montréal en qualité d'architecte, évaluateur etc. Le 28 octobre 1868, il épousa en secondes noces Mlle Cordélia fille de M. G.-M. Desforges, ancien marchand de Saint-Hyacinthe. De 1868 à 1876, il construisit les bâtiments provisoires, puis les bâtiments actuels de l'Exposition provinciale.

M. J.-B. Resther jouissait d'une très enviable réputation : il a été l'un des organisateurs, en qualité de vice-président général, des fêtes du cinquantenaire de la société Saint-Jean-Baptiste, à la prospérité de laquelle il s'est dévoué jusqu'à sa mort.



A L'HON. J.-E.-P. PRENDERGAST

*La voir du monde est horrible et blasphème ?
Poète, alors, plus haut ! fais résonner plus fort
Ta lyre qui s'endort !
Couvre de tes accents le cri de l'anathème,
Etouffe leurs clameurs dans un sublime accord,
Et que l'hymne de vie alterne au chant de mort !*
(PRENDERGAST).

Un soir, le front brûlant, je rêvais poésie.
Et le cœur enivré d'extase et d'harmonie,
J'écoutais murmurer les plus intimes voix
Qu'en mon âme j'entends naître et mourir parfois...
J'appelais le secours d'une lyre sonore,
Quand soudain m'apparut, belle comme l'aurore,
Une muse divine. Elle avait sur ses doigts
De ces roses couleurs que donnent les grands froids.
Qu'est-il donc, ô fille jolie ?
Pour que dans mon humble génie
Vous daigniez venir me voir.
Malgré la froidure du soir ?

Je vais te dire, ami, pourquoi je suis venue
Dans ton climat frileux, et pourquoi, l'âme émue
D'une amère douleur, j'ai quitté le pays
Des éternels printemps et des coteaux fleuris :
Autrefois je connus un cœur plein de sourires,
Aimant la poésie et vivant de délire...
Il chantait pour sa mère en vers harmonieux
Un soir d'automne, quand tout-à-coup de ses feux
Oubliant l'ardeur et l'extase,
Il chasse l'amour qui l'embrase,
Brise sa lyre entre ses doigts,
Pour éteindre à jamais sa voix.

Et maintenant hélas ! couverte de poussière
La lyre de cet homme a fini sa prière.
Elle ne chante plus ses intimes transports ;
Elle ne produit plus les frémissants accords
D'un poète inspiré, ni les pensées sublimes
Qui l'emportaient jadis vers les plus hautes cimes.
Son chant hélas ! s'est tû ; mais le cœur chante encor !
Le cœur vibre tout bas... comme les cordes d'or
D'un luth en repos qui résonne
Quand un souffle l'impressionne.
Oui ! toujours, son cœur vibrera
En pensant à ce qu'il aimait !

Mais aujourd'hui, je viens en ce pays de glace
Voir l'amant d'autrefois que la langueur menace.
Je suis venue ici présenter à son cœur
Le souvenir lointain d'une défunte ardeur.
Je viens de le quitter, insensible à mes charmes ;
Pourtant, pour l'attendrir j'ai pris toutes mes armes...
Et quand de tes appels les langoureux accents
Arrivèrent à moi, comme des cris pressants,
Je le laissai dans sa retraite,
Indécis et l'âme inquiète,
Sans courage et sans volonté
Pour ressaisir son luth brisé.

Je crains que ma démarche auprès de lui soit vaine ;
Que son cœur reste sourd et son âme incertaine.
Aide-moi ! Va ! dis-lui que la gloire l'attend ;
Qu'il écrive aussitôt et ne perde un instant ;
Dis-lui que le poète a, pour la poésie,
Une mission sainte, et qu'il doit de sa vie
Donner les plus beaux jours au culte de cet art.
Dis-lui qu'il chante encore avant qu'il soit trop tard ;
Qu'avec son talent poétique
Il célèbre un fait héroïque ;
Qu'il ne brise pas dans sa main
L'instrument de cet art divin.

ENVOI

Chantre ! pourquoi dors-tu ? réponds à ma demande !
Ah ! pour que parmi nous la poésie étende
Son influence pure et son charme puissant,
Relève donc ta lyre et dis donc quelque chant.
N'entends-tu pas là-bas l'appel de la patrie,
Qui réclame un laurier et qui tout bas te prie
D'avoir pour elle un peu de l'amour filial,
Que tout enfant doué doit au cher sol natal ?
Chante les gloires de la France !
Chante pour l'honneur de la science !
Chante à ta mère, à ton ciel bleu.
Chante, chante, chante pour Dieu !

EDMOND-J.-P. BURON.

Saint-Boniface (Manitoba), 1896.

EN BALAYANT

C'était jour de grand ménage, hier. Depuis une heure, je m'en donnais consciencieusement de cet exercice peu récréatif du balayage, n'entendant autour de moi que le *krouche, krouche, krouche* monotone de mon balai grattant le tapis, lorsque mon regard se perdant par la fenêtre ouverte, je m'oubliai quelques instants à contempler deux voisins causant d'un air intéressé.

La pantomime expressive accompagnant des paroles que je ne pouvais entendre m'éclaira suffisamment sur le sujet de leur entretien : " Bien sûr, pensai-je, l'une d'elles aura un chapeau neuf dimanche. Et, comme j'aime rêver, même en balayant, j'en arrivai, par un enchaînement de réflexions, à me poser cette question : De quoi parlent généralement les femmes ? Cette pensée, souvent, m'est venue à l'esprit en écoutant pérorer parfois certaines petites dames qui semblent croire qu'en dehors des modes, des migraines et des servantes, il n'y ait rien dans le monde qui vaille la peine d'être discuté. Ceux-là me comprendront parfaitement qui, quelque jour, ont été obligés de retenir un baillement en présence d'une mondaine leur racontant en détails le raffinement d'élégance d'une toilette entrevue à la promenade ; qui ont, pendant une demi-heure, cherché désespérément à éviter l'histoire tant de fois répétée d'une pleurésie vieille de dix ans ; qui ont été forcés de se faire le champion d'une petite domestique que l'on voulait peindre plus noire que ses souliers... "

Heureusement qu'il est par le monde assez de femmes dont l'intelligence, s'alimentant à des sources plus relevées, nous dédommage parfois du voisinage inévitable de trop nombreuses péronnelles. Autrement, ce serait à prendre l'humanité en horreur !...

Cependant, j'ai pu remarquer déjà qu'une personne intelligente, instruite, isolée dans un groupe d'écerve-lées n'a presque jamais le beau rôle : c'est une chose si commode pour l'amour-propre que de paraître dédaigner ce que l'on ne comprend pas, cela exempté de s'avouer sa propre infériorité.

Certes, je n'entends pas ici faire de la propagande en faveur de celles qui *posent* et qui—faisant parade d'un savoir que le plus souvent elles ne possèdent pas, affectent, dans les conversations ordinaires, de petits airs de condescendance, ennuyés ou dédaigneux—pas plus que je ne veux prendre partie pour les femmes causant de politique... "

Bien au contraire, je crois même que de deux maux choisissant le moindre, je préfère encore à celle-ci qui se fâche toute rouge dans une discussion politique, celle-là qui se pâme de plaisir devant un joli chiffon.

On ne saurait en justice exiger de quelques-unes, ou plutôt d'un très grand nombre, qu'elles traitent les questions de science et d'histoire ; mais, de là à nous assommer avec la kyrielle, sans cesse renouvelée, des méfaits réels ou imaginaires d'une servante, du récit détaillé des phases d'une maladie dont elles ne gardent nulle trace, de leurs talents extraordinaires de bonnes ménagères, de la prétendue précocité d'un bébé, très souvent ordinaire ou, même, des exploits d'un chien favori !...

Le sans-gêne avec lequel je me permets toujours d'énoncer mes opinions m'a valu déjà que de beaux yeux se soient posés sur moi furieux ; que certains compliments, dont j'aime faire mystère, soient venus me relancer jusque dans ma retraite. Je n'en suis pas moins incorrigible et, après maintes bonnes résolutions, il m'est encore aussi difficile de ne pas dire—parfois—une chose que je pense, qu'impossible—tousjours—de dire une chose que je ne pense pas !...

Mais, bah ! je vois quelques uns de mes lecteurs caressant leurs moustaches avec malice, cela me fait penser qu'il est deux fois à propos de dire ici :

..... je connais sur ce point
Bon nombre d'hommes qui sont femmes !

* *

En vous quittant, amis lecteurs, il me revient à l'esprit une petite anecdote qui m'a quelque peu amusée. Je vous la transmets.

Une jeune Miss ayant sans doute, un beau matin, fait un rêve poétique, adressa à la directrice d'une grande revue des vers de son crû, la priant de lui dire, en toute sincérité, et leur mérite et la valeur de son talent. Quelques jours plus tard, elle recevait de la maligne journaliste cette réponse décevante :

" Si vous étiez un homme, cela mériterait six mois de prison, avec travaux forcés ; mais, considérant que vous êtes femme et que c'est votre première offense, je vous laisse libre de ne plus recommencer.

Aimée Patrie

L'HON. M. WILFRID LAURIER

(Voir gravure)

Nous sommes heureux de présenter à nos lecteurs le portrait de l'hon. M. Wilfrid Laurier, l'un des Canadiens-français les plus populaires, à l'heure actuelle. Eminemment bien doué, sous le rapport intellectuel, d'un physique imposant, chef d'un parti puissant, M. Laurier est un noble fils de cette race française d'Amérique, à laquelle nous sommes fiers d'appartenir. Après la publication des portraits du premier ministre du Dominion et du premier ministre de la province de Québec, nous ne pouvions mieux faire que de publier ce portrait. Question de parti à part, M. Laurier mérite bien de prendre place dans notre galerie d'hommes célèbres canadiens.

La photographie que nous reproduisons sort des ateliers de M. Desjardins, photographe de Sorel, et fait le plus grand honneur à cet artiste consciencieux.

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

À la dernière réunion de la Société Royale du Canada, le 20 mai dernier, on s'est occupé d'élever un monument à Sébastien Cabot, le premier Européen, à ce qu'on prétend, qui ait foulé le sol de l'Amérique.

* *

L'hon. M. Morris, qui faisait partie du cabinet provincial Taillon, ayant décliné l'honneur d'entrer dans le cabinet Flynn et démissionné comme député, vient d'être fait conseiller législatif pour la division Salaberry.

* *

L'hon. M. J.-Aldéric Ouimet, ci-devant ministre des travaux publics dans le dernier cabinet fédéral, vient d'être promu au poste de juge de la Cour du Banc de la Reine, de Québec, *vice* l'hon. juge Baby, qui prend sa retraite. L'hon. juge Ouimet a été assermenté le 20 mai dernier.

* *

Le jeune czar Nicolas, de Russie, déjà régnant depuis plus d'un an sur le trône moscovite, vient d'être couronné à Moscou, au sein des plus pompeuses solennités. On dit que ces fêtes du couronnement ont été les plus grandioses qui se soient vues en Russie. C'est le 21 mai que la cérémonie proprement dite a été accomplie.

* *

Nous avons reçu la livraison No 3 de *La Feuille d'Érable*. Cette jeune publication, qui s'est donné pour mission de faire connaître et apprécier de notre public lecteur, le genre magazine canadien-français, y réussit de mieux en mieux. Ce dernier numéro est superbe, tant par la variété et le fini des illustrations que par le bon choix et l'intérêt du texte. Nous le recommandons aux amateurs.

* *

À l'occasion des fêtes d'anniversaire du 24 mai. Sa Majesté la Reine a eu pour agréable de conférer les honneurs royaux à trois Canadiens. Sir Donald Smith, déjà chevalier de Saint-Michel et de Saint-Georges

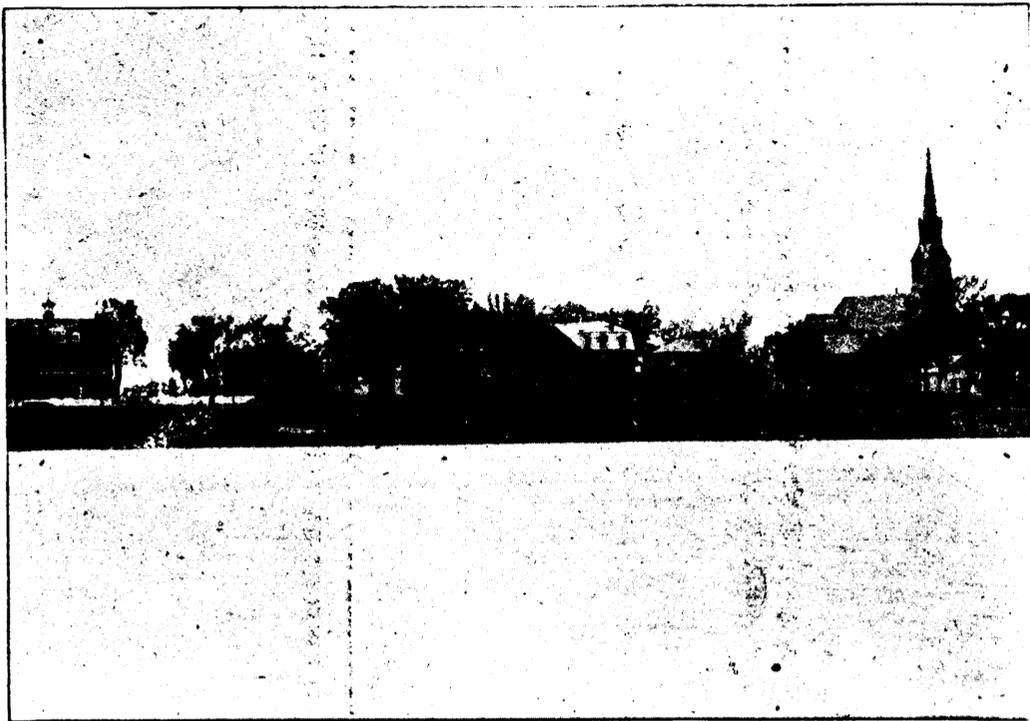


Photo. Laprés & Lavergne.

CHAMBLY, P.Q. — VUE DE L'ÉGLISE ET DU COUVENT

devient Grand-Croix, et les honorables MM. Meredith, juge en chef d'Ontario, et Chapleau, lieutenant-gouverneur de la province de Québec, sont créés chevaliers. Celui-ci sera maintenant connu comme sir Adolphe Chapleau.

Nous avons appris avec un vif regret le deuil qui vient de frapper l'un de nos plus sympathiques collaborateurs, M. Wilfrid Locas. Le 16 courant est décédée presque subitement—après quelques heures de maladie—son épouse bien-aimée, née Marie-Hélène-Clara Duguay. Elle n'était âgée que de vingt-neuf ans et quelques mois. Les funérailles ont eu lieu à Terrebonne. Nos sympathies.

Le gouvernement, désireux de stimuler les historiens du Canada et de les porter à écrire notre histoire à un point de vue national et non provincial, avait promis, en 1889, d'accorder un prix à celui qui remplirait le mieux ses intentions. C'est M. W.-H.-P. Clement, avocat, de Toronto, qui a été déclaré vainqueur, ces jours derniers. En conséquence, ce monsieur aura droit à un pourcentage qui lui rapportera \$25,000 à \$40,000.

L'orphéon Goulet a donné, mercredi de la semaine dernière, à la salle Bellemont, rue Guy, un concert qui fera époque. Mlles Marier, Terrault et Tooke, MM. Bérubé, Des Troismaisons, Dumontet, Panneton, Giroux et Bédard y ont été fort applaudis. Quant au sympathique directeur, M. Goulet lui-même, son éloge n'est plus à faire. Les amateurs de bonne musique demanderont qu'on leur donne de nouveau un pareil festival.

PETITE POSTE EN FAMILLE.—H. D., Montréal.—*Sommeil du chêne* passera à son tour. L'autre pièce pêche trop contre la prosodie.

Aimée Patrie. — Excellente contribution, comme d'ordinaire. Sera insérée le plus vite possible.

J. H. D., Sainte-Cunégonde.—Il peut arriver à tout poète de faire un ou des vers qui existent déjà ; dans ce cas, l'habitude est de changer ces vers dès qu'on en a connaissance, afin de ne pas se voir accuser de plagiat. C'est plus prudent ! Votre poésie renferme encore des fautes, savoir : *bourgeoisment* dans le 1er vers du 2e quatrain et *plaintes* dans le 2nd vers du 7e quatrain qui pêchent contre la règle de l'hémistiche, enfin *joies* dans le 1er vers du 6e quatrain qui ne peut être employé dans le corps d'un vers de cette manière. Revoyez votre traité de versification.

DEUX LÉGENDES D'OUTRE-RHIN

L'HEUREUX PAYSAN

Un bon paysan, aux cheveux blancs comme l'argent, parcourait ses champs, au temps de la moisson : un jeune homme, son petit-fils, l'accompagnait.

Le vieillard plaisantait avec les moissonneurs, comme s'ils n'eussent été que des enfants auprès de lui, qui avait mené à bout plus de soixante moissons.

Comme un des travailleurs lui tendait sa faux, le vieillard la saisit et abattit une javelle sur le sol, avec la vigueur d'un jeune homme. Les moissonneurs de pousser des cris de joie et d'aiguiser leurs faux pour obtenir le même honneur.

Le jeune homme, son petit-fils, lui dit alors : —Grand-père, d'où vous vient une si verte vieillesse ?

Le vieillard répondit : —Voici, mon enfant : Depuis ma jeunesse, j'ai mis ma confiance en Dieu, dans les bons comme dans les mauvais jours ; par là, j'ai conservé ma bonne humeur. J'ai rempli mon devoir avec soin et travaillé

consciencieusement ; j'y ai gagné la vigueur du corps et les bénédictions de Dieu. Je vécus pieux envers Dieu et pacifique avec les hommes ; par ce moyen, je me suis préparé la paix et la joie. Avec les années, tout cela s'est affermi et consolidé en moi. Agis de même, mon fils, et ta vieillesse sera comme la gerbe lourde d'épis, que l'on serre avec joie dans les granges.

LES DEUX ANGES

Fraternellement embrassés, l'ange du sommeil et l'ange de la mort parcouraient la terre. Le soir vint ; ils s'arrêtèrent sur une colline, non loin des habitations des hommes. Un calme mélancolique régnait autour d'eux, et là-bas, dans le village, la cloche de l'*Angelus* du soir elle-même s'était tue. Calmes et silencieux comme le sont les anges, les deux esprits bienfaiteurs de l'humanité s'assirent en s'embrassant tendrement. Déjà la nuit approchait.

Alors l'ange du sommeil se leva de son siège de mousse, et, d'une main légère, se mit à répandre les invisibles semences du sommeil, que la brise du soir porta dans la demeure du paysan fatigué.

Alors, les habitants des rustiques chaumières, depuis le vieillard qui marche appuyé sur un bâton jusqu'au petit enfant couché dans un berceau, tous se plongèrent dans un doux sommeil. Le malade oublia sa douleur ; l'affligé, son chagrin ; le pauvre, son indigence. Les yeux de tous se fermèrent. Alors, ayant rempli sa mission, l'ange du sommeil s'assit de nouveau auprès de son frère, toujours sérieux.

—Au lever de l'aurore, dit-il tout joyeux et plein de candeur, les hommes me louent comme leur ami et leur bienfaiteur. Il est si doux de faire le bien en secret, sans être vu ! Que nous sommes heureux, nous, les messagers invisibles du Bon Dieu ! Qu'elle est belle, notre silencieuse mission !

Ainsi parla l'aimable ange du sommeil.

L'ange de la mort le regarda avec une silencieuse tristesse, et une larme, comme celles que pleurent les immortels, parut dans ses grands yeux.

—Ah ! dit-il, que ne puis-je, comme toi, me féliciter de recevoir de joyeuses actions de grâces ! Le genre humain m'appelle son ennemi et son trouble-joies !

—Oh ! mon frère, répliqua l'ange du sommeil, au jour de la résurrection, l'homme de bien ne reconnaîtra-t-il pas en toi son ami et son bienfaiteur, et ne te bénira-t-il pas avec reconnaissance ? Ne sommes-nous pas frères, messagers d'un même Père céleste ?

Il dit, et alors les yeux de l'ange de la mort brillèrent plus vivement et les deux esprits célestes s'embrassèrent plus tendrement.



Photo. Laprés & Lavergne.

CHAMBLY P.Q. — LA GARE DU CHEMIN DE FER DU VERMONT CENTRAL



M. HANOTAUX (Affaires étrangères)



M. L'AMIRAL BESNARD (Marine).



M. ANDRÉ LEBON (Colonies)



M. LE GÉNÉRAL BILLOT (Guerre)



M. MÉLINE

(Présidence du Conseil et Agriculture.)



M. RAMBAUD (Instruction publique)



M. GEORGES COCHERY (Finances)



M. HENRY BOUCHER (Commerce).



DAUBAN (Justice)



M. BARTHOUSSE (Intérieur)



M. TURREL (Travaux publics.)

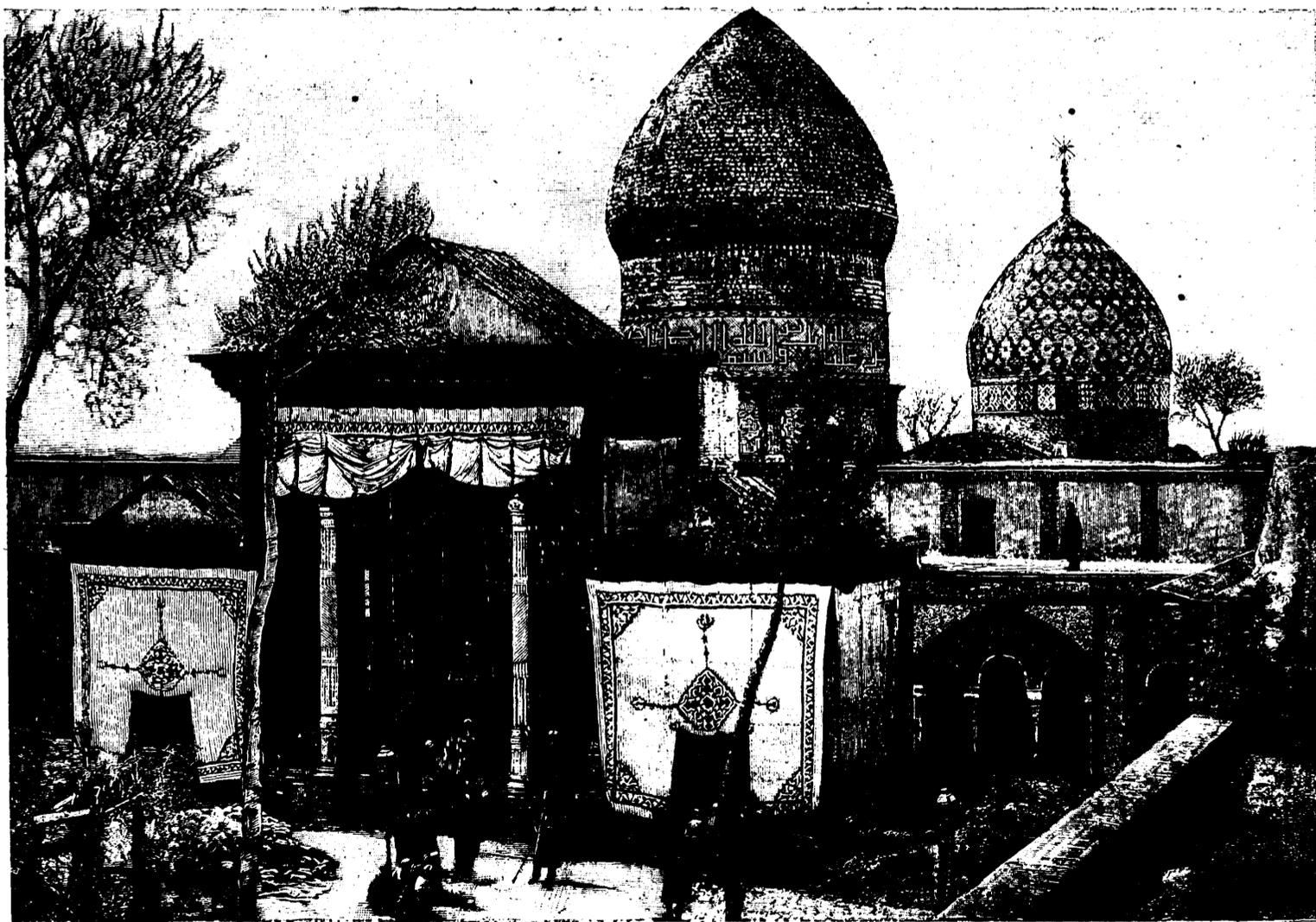
LE NOUVEAU MINISTÈRE FRANÇAIS



NASSR-EDDIN SHAH, ASSASSINÉ



LE NOUVEAU SHAH MOZAFFER-EDDIN-MIRZA



L'ASSASSINAT DU SHAH DE PERSE.—mosquée DE SHAHZADEH-ABDUL AZIM OU A EU LIEU L'ATTENTAT

CLUB DE NATATION DE MONTRÉAL

Le secrétaire du Club de Natation de Montréal, M. C.-C. Pangman, vient de soumettre à l'assemblée générale de ce club le vingtième rapport annuel, pour l'année finissant le 1er mai 1896.

D'après ce rapport, il appert que le club compte 806 membres, dont 420 *ainés* et 386 *calets*, qui ont su profiter pleinement des immenses avantages que leur procure le magnifique bain de l'île Sainte-Hélène.

La section des dames, comme la section des messieurs, ont eu des courses qui ont été couronnées de succès. Les prix ont été très contestés et bien distribués, ce qui a donné complète satisfaction. Le rapport du trésorier montre que les recettes pour la saison de 1895-96 ont été de \$848.21 et les dépenses de \$820.57, ce qui laisse une balance en mains de \$27.64.

Nous sommes heureux de constater les progrès constants que fait le club, et nous ne saurions trop encourager nos lecteurs à patroniser cette bienfaisante institution. L'art de la natation devrait compter pour beaucoup dans l'éducation de la jeunesse d'aujourd'hui, et si tout le monde voulait bien comprendre ce fait, l'intérêt porté au club n'en serait que plus grand.

LES HARANGUES DE NAPOLEON Ier

CAMPAGNE D'ITALIE (suite)

VI

Du 15 novembre au 2 février, les hostilités se poursuivent par les trois journées d'Arcole, la victoire de la Dolce, les combats de Saint-Michel et de Montebaldo, les victoires d'Anghieri, de Rivoli, de Saint-Georges, de la Favorite, de Carpenedolo, d'Avio, de de Torbole, de Lavis. Le 2 février 1797, Wurmsier capitule et Mantoue se rend. Le pape signe la paix de Tolentino. Le 9 mars, Bonaparte adresse à son armée la proclamation suivante :

« Quartier général de Bassano, 19 ventôse an V }
(9 mars 1797).

« Soldats ! la prise de Mantoue vient de finir une campagne qui vous a donné des titres éternels à la reconnaissance de la patrie. Vous avez remporté la victoire dans quatorze batailles rangées et soixante-dix combats ; vous avez fait plus de cent mille prisonniers, pris à l'ennemi cinq cents canons de campagne, deux mille de gros calibre, quatre équipages de pont. Les contributions mises sur les pays que vous avez conquis, ont nourri, entretenu, soldé l'armée pendant toute la campagne ; vous avez en outre envoyé trente millions au ministère des finances pour le soulagement du Trésor public. Vous avez enrichi le musée de Paris de plus de trois cents objets, chefs-d'œuvres de l'ancienne et de la nouvelle Italie, et qu'il a fallu trente siècles pour produire. Vous avez conquis à la République les plus belles contrées de l'Europe. Les Républiques transpadane et cispadane vous doivent leur liberté ; les couleurs françaises flottent pour la première fois sur les bords de l'Adriatique, en face et à vingt-quatre heures de navigation de l'ancienne Macédoine, d'où Alexandre s'élança sur l'Orient ; les rois de Sardaigne, de Naples, le Pape, le duc de Parme, se sont détachés de la coalition de nos ennemis, et ont brigué notre amitié ; vous avez chassé les Anglais de Livourne, de Gênes, de la Corse. Mais vous n'avez



L'ASSASSINAT DU SHAH DE PERSE

pas encore tout achevé ; une grande destinée vous est réservée ; c'est en vous que la patrie met ses plus chères espérances ; vous continuerez à en être dignes. De tant d'ennemis qui se coalisèrent pour étouffer la République à sa naissance, l'Empereur seul reste devant vous ; se dégradant lui-même du rang d'une grande puissance, ce prince s'est mis à la solde des marchands de Londres ; il n'a plus de volonté, de politique que celles de ces insulaires perfides, qui, étrangers aux malheurs de la guerre, sourient avec plaisir aux maux du continent. Le Directoire exécutif n'a rien épargné pour donner la paix à l'Europe ; la modération de ses propositions ne se ressentait pas de la force de ses armées ; il n'avait pas consulté votre courage, mais l'humanité et l'envie de vous faire rentrer dans vos familles. Il n'a pas été écouté à Vienne : il n'est donc plus d'espérance pour la paix, qu'en allant la chercher dans le cœur des Etats héréditaires de la maison d'Autriche. Vous y trouverez un brave peuple

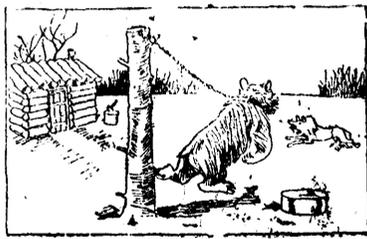
accablé par la guerre qu'il a eue avec les Turcs, et par la guerre actuelle. Les habitants de Vienne et des Etats gémissent sur l'aveuglement et l'arbitraire de de leur gouvernement : il n'en est pas un qui ne soit convaincu que l'or de l'Angleterre a corrompu les ministres de l'Empereur. Vous respecterez leur religion et leurs mœurs ; vous protégerez leurs propriétés : c'est la liberté que vous apporterez à la brave nation hongroise. La maison d'Autriche qui, depuis trois siècles, va perdant à chaque guerre une partie de sa puissance, qui mécontente ses peuples en les dépouillant de leurs privilèges, se trouvera réduite, à la fin de cette sixième campagne (puisqu'elle nous contraint à la faire), à accepter la paix que nous lui accorderons, et à descendre dans la réalité au rang des puissances secondaires où elle s'est déjà placée en se mettant aux gages et à la disposition de l'Angleterre.

(A suivre)

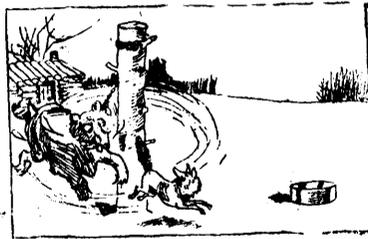
MAITRE MARTIN ROULÉ PAR SON COMPÈRE LE RENARD



Maitre Martin. — Ne touche pas à mon dîner, aigrefin.



Compère le renard. — Ton chien est mort, toi, pour m'attrapper.



Maitre Martin. — Fait-il assez chaud à tourner comme ça ?



Compère le renard. — Attends un peu que j'aie fini de dîner.

EN DETRESSE !

PREMIÈRE PARTIE

TROP HEUREUSE

Il baissa les yeux, intimidé, ses mains torturant le carton à dessin qu'il portait sous son bras.

Toute la contrée connaissait le mariage prochain et Pierre l'avait appris comme les autres.

Tout d'abord il n'y avait pas cru.

Cela lui paraissait, chose bizarre, une injustice.

—Vous ai-je fâché ? demanda-t-elle.

—Mais non... En quoi pouvez-vous me fâcher ?

—Alors, pourquoi n'osez-vous me regarder ?

Il releva les yeux. Il le fallait bien. Mais les paupières tremblaient et les yeux étaient vagues, sans regard.

—Je dois vous apprendre mon prochain mariage, Pierre.

—Je le savais, mademoiselle.

—Cela ne diminuera pas votre... amitié pour moi, dit-elle.

—Oh ! non...

Et malgré lui ses larmes jaillirent.

—Pierre, qu'avez-vous donc ?

Il ne répondit pas, essuya ses yeux d'un geste brusque et voulut partir.

Bérenghère était un peu pâle. Elle comprenait. Mais comme la situation devenait difficile et gênante entre eux, il se hâta d'ajouter :

—Mademoiselle Bérenghère, j'ignore si votre mariage changera en rien nos relations. Je le crains. Mais quel que doive être l'avenir, je veux que vous sachiez que jamais vous ne trouverez, chez personne, d'affection aussi dévouée que la mienne. Je ne souhaite pas que vous ayez besoin que je vous le prouve un jour. Cependant, écoutez-moi, Bérenghère... Ma vie est bien peu de chose auprès du bonheur que je désire pour vous. Si donc quelque jour votre bonheur n'est possible qu'au prix d'un grand sacrifice, je vous supplie de vous souvenir de moi. Je donnerai ma vie avec joie, avec reconnaissance, pour être sûr que le sourire n'abandonnera pas vos lèvres. Et je n'aurai jamais été aussi heureux qu'en mourant ainsi...

Plus ferme, la tête haute, les yeux séchés, il dit encore, après un court silence qui accentua ses paroles :

—Ce ne sont pas de vains mots, ni des phrases en l'air, vous savez ! Souvenez-vous-en bien...

Et il s'enfuit, disparaissant au détour d'un sentier, dans la direction de la verrerie, sans plus tourner la tête.

Et Bérenghère, pensive, murmurait, le cœur gros :

—Il m'aimait, le pauvre garçon !

Voilà pourquoi, au bonheur d'être bientôt la femme de Valentin de Sévérac, l'élu de son cœur, se mêlait la tristesse inspirée par le souvenir de Pierre Jourdan.

Et voilà pourquoi un matin, Mme d'Hautefort ayant voulu retourner à Vilvaudran une dernière fois avant le mariage, Bérenghère refusa de l'y accompagner.

Elle ne voulait plus rencontrer Pierre.

—Le temps le guérira, se disait-elle.

En vérité, elle l'aimait si franchement, le pauvre garçon, qu'elle ne voulait plus s'exposer à le rencontrer. Son cœur se serait fondu, et elle eût pleuré peut-être, elle aussi, en voyant pleurer l'ami de son enfance.

Sa mère partit seule.

Elle était depuis trop longtemps heureuse, Clotilde.

C'était ce jour-là que devait finir son bonheur...

V

Vilvaudran est un magnifique château du seizième siècle, bâti à quelques centaines de mètres de l'endroit même où le Loiret prend sa source.

C'est, de toute la Beauce, de tous les environs d'Orléans surtout, le site le plus pittoresque.

Une immense pièce d'eau s'étend derrière le château et les arbres du parc, de très beaux et de très vieux arbres, y baignent leurs racines depuis des siècles.

L'intérieur était somptueusement meublé.

Propriété de Mme d'Hautefort, mère de Daniel, celui-ci en avait hérité et l'avait entretenu avec un soin pieux, car il y retrouvait à chaque pas des souvenirs de celle qui avait veillé sur son enfance.

Le parc était vaste, non clos. C'était plutôt une forêt qu'un parc et les oiseaux y avaient fondé des colonies d'autant plus nombreuses que dans les environs, pas un arbre, pas une haie, pas un buisson, ne venait donner de l'ombrage et rompre l'uniforme monotonie de la vaste plaine beauceronne, aux riches moissons.

Clotilde se rendait toujours à Vilvaudran en voiture.

Il y avait à peine un quart d'heure qu'elle avait quitté l'hôtel, qu'un homme de vingt-cinq à trente ans, au plus, assez élégant, d'une mise qui pouvait même passer pour prétentieuse plutôt que distinguée, sonnait à l'hôtel.

Le concierge se présenta.

—Je voudrais parler à Mme d'Hautefort.

—Madame vient justement de sortir.

—C'est vrai, ça, au moins ? fit l'inconnu avec insolence.

—Oui, madame est à Vilvaudran... et si c'est à madame que vous désirez parler particulièrement.

—A elle seule.

—Eh bien, vous la trouverez à Vilvaudran.

—Il y a loin ?

—A pied, une heure environ.

—Merci. Le chemin est facile à trouver ?

—Oh ! les touristes ne manquent pas. Tout le monde vous l'indiquera.

—Je vais donc à Vilvaudran.

—Si monsieur, par hasard, ne rencontre pas madame, quel nom devrai-je annoncer à madame, en lui rendant compte de la visite de monsieur ?...

—Ah ! mon nom ?... oui, au fait...

—Madame connaît monsieur ?...

—Pas le moins du monde.

—Si monsieur veut me remettre sa carte...

L'inconnu tira de sa jaquette un élégant portefeuille et prit une carte qu'il tendit.

La carte portait :

LAFISTOLE

L'homme se retira.

Le premier passant venu lui indiqua le chemin à suivre et quelques minutes après Lafistole, chantonnant, très gai, faisant tourner son jonc à poignée de bois de cerf, dernière mode, suivait allègrement la jolie route qui conduit à Vilvaudran.

C'était un assez joli garçon que Lafistole ; grand, mince, vigoureux, blond aux yeux bleus, des yeux narquois, cerclés d'un trait noir, indiquant la vie à outrance.

Comme il faisait assez chaud en cette journée-là, il ôta son chapeau, essuya son front et s'arrêta pour respirer.

Il perdait à se découvrir, car il était à peu près entièrement chauve.

—C'est curieux, murmura-t-il, comme il y a des jours où l'on voit la vie en rose !

Lafistole, sans doute, était dans un de ces jours-là.

Il prit une cigarette dans un étui de nacre agrémenté d'argent et orné de son chiffre. Dans un autre étui, en vieil argent, orné lui aussi de son chiffre en or, il prit une allumette et se mit à fumer avec délice, marchant allègrement, respirant à pleins poumons, les yeux très gais.

Evidemment Lafistole aimait la campagne.

Lorsqu'il arriva devant Vilvaudran, il admira tout d'abord, en connaisseur, la belle situation du château, l'élégante ordonnance du jardin très soigné et le magnifique paysage qui se déroulait sous ses yeux.

Puis il jeta sa cigarette, la dixième depuis Orléans.

—Soyons Régence ! murmura-t-il.

Il pénétra dans le jardin. Il n'y avait à cet instant personne et il allait se diriger vers le château quand il avisa une femme qui suivait l'avenue principale du bois.

Il s'approcha d'elle.

C'était justement Mme d'Hautefort.

A la vue de l'inconnu qui se dirigeait vers elle, Clotilde s'arrêta et attendit.

Chapeau bas, profondément incliné, les talons rapprochés, Lafistole saluait les coudes au corps avec une torsion du cou qui faisait jouer la tête, pareille à ces magots chinois qui se dandinent sans cesse.

—Serai-je assez heureux pour m'adresser à Mme d'Hautefort elle-même.

—En effet, monsieur, dit Clotilde intriguée.

—J'ai besoin de causer avec vous.

—Je vous écoute... Mais à qui ai-je l'honneur ?...

—Lafistole, madame...

Et comme ce nom ne rappelait rien à Clotilde, il ajouta :

—Caisier de Me Georges Chavarot, notaire, rue Saint-Georges.

—Parlez, monsieur. . . .

—Ici, madame, en plein air, sous ces ombrages ?

—Pourquoi pas ?

—C'est que, madame, ce que j'ai à vous dire est de la première importance et vous seriez sans doute la première à regretter qu'une oreille indiscreète entendît notre conversation.

Les yeux de Lafistole étaient brillants d'une ironie froide. Et Clotilde y lisait je ne sais quelle cruauté. Elle était inquiète.

—Venez donc, monsieur.

Elle l'entraîna vers un kiosque élégamment meublé dont elle ferma la porte, quand Lafistole fut entré.

Lafistole s'assit dans un fauteuil, croisa les jambes, fourra la poignée de sa canne dans sa bouche, puis délibérément :

—Madame, j'ai appris, à l'étude, que vous alliez marier votre fille.

—C'est vrai.

D'un air détaché, Lafistole ajouta, frappant du bout de son jonc sa bottine toute blanche de la poussière de la route :

—J'ai eu plusieurs fois l'occasion d'apercevoir à l'étude, avec son père, Mlle d'Hautefort. . . . Je ne connais pas, pour ma part, de jeune fille plus jolie, ni plus adorable. . . .

Clotilde fut froissée de ce compliment, qui semblait un sarcasme, presque une injure dans la bouche de cet homme.

—Monsieur ! lui dit-elle, en se levant et les sourcils froncés.

Mais le bizarre personnage, avec grand calme :

—Adorable. Je maintiens le mot. Aussi n'ai-je pas pu la voir sans l'adorer. C'est pourquoi, madame, avant que le projet de mariage avec M. de Sévérac passe à l'état de fait accompli, je m'empresse de venir vous demander la main de Mlle Bérengère. . . . Vous n'aurez pas, madame, de fils plus dévoué que moi !

Mme d'Hautefort fut prise d'une envie de rire.

Evidemment, elle avait affaire à un fou. Même elle le plaignit.

—Le pauvre garçon ! murmura-t-elle. On ne l'aurait jamais dit !

Et après avoir repris un peu de sérieux :

—Certes, monsieur, votre demande m'étonne. . . . Le mariage de Bérengère, dans quelques jours sera célébré. . . . Je vous salue, monsieur. . . .

Et elle se dirigea vers la porte.

Il y fut d'un bond avant elle et lui barra le passage.

Il souriait toujours, mais la cruauté s'accroissait dans ses yeux.

—Madame, en vous adressant ma demande ainsi à l'improviste, je m'étais bien attendu à quelque surprise. Mais je vous assure que vous avez tort de ne la point prendre au sérieux. . . . Et je vous assure également que si vous voulez vous donner la peine de discuter avec moi, votre premier refus ne tiendra pas dix minutes devant mes arguments.

—Je vous prie, monsieur, de me laisser sortir. . . .

—Non, madame, pas avant de m'avoir entendu. . . . à moins, toutefois, et je vous rends libre de choisir, que vous ne préféreriez que j'aie à apprendre à votre mari, juge d'instruction à Orléans, le véritable nom de votre père. . . . ses antécédents. . . . et tout ce qui intéresse votre naissance. . . .

C'était la foudre, tombant aux pieds de Clotilde.

Elle pâlit horriblement, regarda Lafistole d'un air hébété, les yeux hagards, éperdue, ne respirant plus, ne comprenant pas.

Et ses tempes battaient à coups de marteau. Elle bégaya, presque incompréhensible :

—Vous dites ? Veuillez répéter !!

Poli, plein d'égards, il fit deux ou trois fois tourner son jonc, en mangea la moitié avec un geste favori et, s'inclinant, il répéta mot pour mot la phrase précédente.

C'était bien cela, elle avait bien compris la malheureuse !

Elle s'abattit sur une chaise, brisée, vieillie de vingt ans en une minute.

—Vous savez donc, monsieur ? . . . vous savez ?

—Je sais, oui, madame. . . . Rassurez-vous. . . . je suis seul à savoir !

Il ferma les yeux à demi, mâchonnant sa canne.

Clotilde le regardait.

Elle sentait sous ses pieds s'ouvrir un abîme, quelque chose de noir, d'insondable et de terrifiant.

Et ce qui l'épouvantait par-dessus tout, c'était le calme de cet homme si maître de lui et qui semblait se jouer d'elle.

Elle aurait préféré de la colère, des menaces. Elle se heurtait, au lieu de cela, à une impassibilité absolue, à une froideur de marbre.

—Mon vrai nom ? . . . moi, je l'ai toujours ignoré. . . . Comment l'avez-vous appris ? . . . Mon père ! . . . Vous savez qui était mon père ?

Il fit un petit signe affirmatif, goguenard.

Clotilde murmura, pour elle, comme en une prière :

—Mon Dieu, que va-t-il m'apprendre ? . . . J'étais si heureuse, trop heureuse ! Faites, mon Dieu, que si quelque malheur nous me-

nace, je sois seule atteinte ! Epargnez les miens. . . . Faites que je sois seule malheureuse. . . .

Elle ne pleurait pas. Ses yeux étaient secs et brillants.

—Parlez, monsieur, je suis prête à vous écouter.

—Madame, l'histoire sera très courte. Je vous prie de vous rappeler, pendant que je vous la raconterai, que j'ai eu l'honneur, il y a un instant, de vous demander la main de Mlle Bérengère. . . .

Alors Clotilde, d'une voix stridente, en un accès de folie :

—Ne prononcez pas le nom de ma fille, monsieur. . . . je ne veux pas. . . . je vous le défends !

Il s'inclina avec le même sourire obséquieux, ironique, énervant.

—Madame, en 1845, il y avait en Beauce une ferme qu'on appelait Montefreux, et qu'habitait et cultivait un fermier nommé Jourdan. Je fais peut-être une erreur de géographie en plaçant Montefreux en Beauce, car il était plutôt dans ce qu'on appelle le Val, pas très loin de la Loire et entre Blois et Beaugency. Ce n'est ni la Touraine, ni le pays blésois, ni la Sologne, ni la Beauce. Du reste, pour peu que vous désiriez des renseignements plus précis !

—Passez, monsieur, passez.

—Montefreux dépendait du village de Nouan. Le fermier Jourdan avait pour garçon de ferme un grand gaillard, ancien soldat, — écoutez bien ceci et prenez note de son nom, — qui s'appelait Bastien. Il était l'amant de la fermière. Comme Jourdan, malade, ne mourait pas assez vite, ma foi, d'un commun accord, Jourdan fut assassiné par Bastien et sa complice. Le cadavre resta caché longtemps dans la ferme, pourrissant dans un coin. On ne savait ce qu'était devenu Jourdan. Puis, un jour, des soupçons s'élevèrent contre le garçon et les soupçons devinrent une certitude quand la femme, complice du meurtre, mais prise de remords, s'en vint à Beaugency s'accuser et accuser Bastien. Un mandat d'arrêt fut lancé. Bastien devait être arrêté pendant la nuit. Or, pendant la nuit, Montefreux brûla de fond en comble, et Bastien resta introuvable. On retira des cendres un cadavre carbonisé. Ce cadavre était celui du fermier et non celui de l'assassin. Celui-ci, avant de brûler la ferme, l'avait mise au pillage et avait réussi, ayant quelque argent d'avance, à passer en Amérique. . . . On ne le revit jamais. . . . C'était un rude homme, n'est-ce pas, madame ? . . . Certes, sa conduite fut répréhensible. Cependant, ne dites point de mal de lui. . . . Ce Bastien n'était pas encore votre père, à cette époque, mais il devait l'être, quelques années plus tard, vers 1850, je crois.

Frémissante, une grosse sueur coulant du front, elle répétait, machinale, d'une voix rauque et méconnaissable :

—Bastien ! Bastien ! mon père ! . . . Incendiaire ! . . . assassin ! . . . voleur ! . . .

—Tout cela, oui, madame. Ah ! c'était un gaillard, je vous l'ai dit.

—C'est impossible. . . . c'est une infamie, un mensonge. . . .

Et s'exaltant, folle, remplie d'une épouvantable horreur :

—Vous en avez menti. . . . Vous abusez de ma faiblesse. . . . de ce que je suis une femme. . . . de ce qu'autour de ma naissance existe un mystère pour broder sur ce mystère une histoire bien atroce. . . . Vous êtes un malhonnête homme. . . . Vous êtes un imposteur. . . . un misérable !

—Calmez-vous, madame, je vous en prie. . . . Comment écouterez-vous maintenant ce qui me reste à vous dire !

—Quoi donc encore ?

—Peu de chose, madame. Je comprends jusqu'à un certain point que ma révélation ait porté le trouble dans votre esprit. . . . Je comprends même très bien que vous refusiez de me croire, et je ne me fâcherai point des épithètes malsonnantes que j'ai entendues tout à l'heure. J'ai ma conscience pour moi. La preuve que je ne vous ai pas menti, madame, vous la trouverez, abondante et variée, dans les pièces que voici et que j'ai copiées de ma main, à votre intention.

En même temps, Lafistole remettait à la pauvre femme tout un dossier qu'elle prenait machinalement, sans savoir, ne se rendant plus compte de rien, roulant dans l'infini d'un désespoir sans borne, comme si elle avait été lancée, sur la terre, d'une hauteur vertigineuse, de toute la hauteur, hélas ! de son bonheur perdu !

—Vous en prendrez connaissance, madame, quand vous aurez lu, j'aurai le plaisir de vous revoir. . . .

Il se leva, fit faire deux ou trois moulinets à sa canne, puis ayant toussé légèrement :

—Je terminerai cette conversation, madame, comme je l'ai commencée. Je suis seul avec maître Georges Chavaïrot, à connaître ce redoutable et mortel secret. J'ai bien fait de dire : mortel, n'est-ce pas ? Eh bien, madame, il n'existe au monde qu'un seul moyen de m'empêcher de révéler toute cette histoire, et vous m'accorderez bien, je suppose, qu'elle intéresse au plus haut point la famille d'Hautefort.

—Ce moyen ? fit Clotilde, haletante et qui entrevoyait le salut.

JULES MARY,

A suivre

LA MENDIANTE DE SAINT-SULPICE

DEUXIÈME PARTIE

ROSE ET MARIE-BLANCHE

En disant cela il se penchait sur la rivière, les bras tendus en avant.

L'une de ses mains rencontra l'étoffe flottante d'un vêtement. Une robe à coup sûr. C'est une femme ! s'écria-t-il. Tout le corps est dans l'eau, mais la tête surnage. . . . Ses jupes se sont accrochées dans les pilotis, ce qui l'a empêchée d'être roulée par le tourbillon. . . . Attache la chaîne à un piquet, et allume la lanterne qui est sous la levée.

Le rameur donna un coup brusque d'aviron.

L'avant du bateau vint se coller à la berge et il enroula la chaîne autour d'un pieu solide.

Ensuite il alluma la lanterne.

Son compagnon avait saisi par un bras la femme en détresse, et il employait toutes ses forces à la soulever.

La lumière du falot éclaira son visage.

Ce visage, d'une pâleur mortelle, était maculé de sang.

—Je l'avais bien dit, fit l'homme à la lanterne. C'est un assassinat ! . . .

—Pas de paroles perdues ! Enlevons vivement le corps, étendons-le dans le bachot et en route pour La Cave ! . . .

Soulevé par des bras vigoureux, le corps de Jeanne Rivat fut couché sur le plancher de l'embarcation ; le rameur déroula la chaîne, reprit place sur son banc et, saisissant les avirons, se mit en devoir de remonter péniblement le courant de la Seine.

La Cave est un petit hameau composé d'une dizaine de maisons et dépendant de la commune de Bois-le-Roi, sur la lisière de la forêt de Fontainebleau.

Ce hameau se trouve juste en face de l'écluse placée en amont du pont.

Les pêcheurs qui venaient d'opérer le sauvetage du corps inanimé de Jeanne étaient les deux frères, Auguste et Victor Lerat.

Auguste, l'aîné, remplissait les fonctions de garde-éclusier.

Victor, le second, était fermier de la pêche pour le canton de Bois-le-Roi, et tenait un débit de vins.

Sa boutique se trouvait sur le port, avec cette enseigne :

AU RENDEZ-VOUS DES FLANEURS LERAT

Pêcheur—Restaurateur—Matelotes et fritures.—Chambres et cabinets meublés à louer.

Très fréquenté pendant les beaux jours, cet établissement modeste manquait absolument de clientèle en hiver.

Lorsque la barque atteignit son garage, boutique et maisonnette étaient closes. La femme de Victor Lerat et sa fille, une enfant de quinze ans, dormaient depuis longtemps.

—Enchaîne le bateau, commanda Victor à son frère, prends la lanterne et éclaire-moi.

Il saisit Jeanne dans ses bras et sauta sur la berge.

Auguste l'éclairait.

Une fois dans la boutique il déposa sur une chaise la pauvre femme toujours sans connaissance.

—Mais elle est morte ! s'écria l'éclusier.

—Je crois qu'elle n'est qu'évanouie. . . . Il me semble sentir son cœur battre. . . .

—Qu'est-ce que nous allons en faire ? . . .

—Parbleu ! ce que doivent faire de braves gens comme nous ! la coucher dans un bon lit et la soigner le mieux que nous pourrons. . . . Je vais réveiller ma femme. On allumera du feu dans une chambre là-haut et on tâchera de ranimer la pauvre diablesse pendant que tu iras à Bois-le-Roi chercher le docteur Ringaud. . . .

—Voudra-t-il venir à cette heure ?

—C'est un homme charitable, il viendra. . . .

—Peut-être faudrait-il prévenir la gendarmerie ?

—Demain matin il sera temps. . . .

Auguste partit tandis que Victor réveillait sa femme et sa fille. Cinq minutes plus tard Jeanne reposait dans un lit en face d'un grand feu de bois pétillant.

Au bout d'un quart d'heure des pas se firent entendre au rez-de-chaussée.

Victor descendit.

Son frère ramenait le docteur Ringaud, et de plus le brigadier de gendarmerie de Bois-le-Roi et un gendarme rencontrés par lui au moment où ils revenaient d'une tournée de nuit.

Le médecin et les gendarmes furent conduits dans la chambre où reposait la blessée.

—Plaie contondante, fit le docteur après examen, ayant déterminé une assez grande perte de sang par le nez et par les oreilles. C'est un gourdin qui a frappé la malheureuse ! Elle aurait pu être assommée du coup. . . .

—Enfin, elle vit, docteur ? demanda le brigadier de gendarmerie.

—Oui, mais elle n'en vaut guère mieux. Je crains une fracture du crâne. Demain, au grand jour, je pourrai mieux constater la gravité de la blessure. En attendant, je vais faire un pansement provisoire.

Et le médecin pria la femme du pêcheur de lui procurer les linges dont il avait besoin.

Le pansement était à peine terminé que l'état de Jeanne Rivat se modifia. Sa poitrine se dilata, elle respira plus librement, mais ses yeux restèrent clos.

—Si elle reprend connaissance, M. Ringaud, pourrai-je l'interroger ? demanda le brigadier de gendarmerie.

—Je vous l'interdirais formellement, mais d'ailleurs il me paraît certain qu'elle ne sera pas cette nuit en état de vous répondre. . . . Contentez-vous donc de dresser votre procès-verbal de constatation.

—Très bien, monsieur le docteur, seulement, avant de dresser mon procès-verbal, je désirerais savoir si quelqu'un de la famille Lerat connaît la blessée ?

La réponse fut négative.

—Peut-être, fit observer le médecin, trouverait-on dans ses vêtements des papiers de nature à établir son identité. . . .

Les poches de la robe furent explorées.

On ne pouvait rien y trouver. Servais avait pris ses précautions.

—Le mobile du crime devait être le vol, dit le brigadier.

—Ça m'en a tout l'air. . . . répliqua le docteur, mais je crois que vous feriez bien de visiter le lieu où le crime a été commis. . . . Il est possible que vous y découvriez quelque indice. . . .

—C'est ce que nous allons faire. . . . Un falot, et en route ! . . .

—Je reviendrai demain matin dès la première heure, j'apporterai une potion, reprit le docteur, et je remettrai mon procès-verbal au brigadier qui le joindra au sien.

Le docteur Ringaud regagna Bois-le-Roi tandis que les gendarmes, guidés par Auguste Lerat, faisaient sur le chemin de halage, auprès de la grande borne, des recherches sans résultat.

Le lendemain matin, quand les deux gendarmes qu'accompagnait le maire de Bois-le-Roi revinrent à l'auberge du *Rendez-Vous des Flaneurs*, le médecin se trouvait déjà auprès de la blessée dont l'état s'était aggravé pendant la nuit.

Une fièvre violente brûlait son sang. Les yeux, maintenant ouverts, semblaient regarder sans voir. Elle ne parlait pas et demeurait étrangère à ce qui se passait autour d'elle.

Le docteur Ringaud fit prendre à Jeanne, non sans peine, une partie de la potion apportée par lui et qui ne tarda guère à amener un assoupissement dont il profita pour enlever l'appareil sommaire posé la veille au soir, et pour examiner à son aise la blessure.

Il remarqua tout d'abord que le coup de bâton donné à la malheureuse avait porté sur une large cicatrice très apparente.

—Cette pauvre femme a subi au crâne une opération récente, se dit-il. Mon procès-verbal en fera mention. . . .

Du reste, ce qu'il redoutait la veille n'existait pas. . . . Il n'y avait aucune fracture du crâne, mais il y avait lieu de craindre un épanchement au cerveau, amenant à sa suite une méningite.

—Alors, cette femme est bien malade ? demanda le maire qui avait assisté aux constatations du médecin.

—Bien malade, oui, et si elle en revient c'est qu'elle aura vraiment l'âme chevillée dans le corps ! . . .

—Qu'allons-nous faire d'elle ?

—Rien avant que le procureur de la République de Melun ait statué après enquête. . . . Sa présence ici est urgente. . . . Réclamez-la donc par dépêche. C'est à lui que nous remettrons les procès-verbaux. . . .

Prévenu par un télégramme, le procureur de la République ar-

riva vers deux heures, mais naturellement il ne put deviner le mot de l'énigme.

Il fut décidé qu'une très sérieuse enquête allait être faite.

On envoya à tous les journaux le récit du crime écrit sous la dictée des frères Lerat, et le signalement de la blessée complètement inconnue dans le pays.

En attendant le résultat de cette publicité, la malade, hors d'état de supporter le transport à l'hôpital de Melun, resterait à la petite auberge du bord de l'eau où le docteur Ringaud viendrait lui prodiguer ses soins quotidiens.

* *

Outre les grandes portes de la façade, l'église Saint-Sulpice possède trois autres entrées à larges portes à doubles vantaux qui, au moment des grandes fêtes, sont des issues de dégagement pour la sortie des fidèles.

La première de ces portes, à laquelle on accède de l'extérieur par une dizaine de marches, s'ouvre sur la rue Palatine, presque en face de la rue Servandoni.

Les deux autres, placées à droite et à gauche de la chapelle de la Vierge, donnent accès dans la rue Garancière.

Ces trois portes sont enfermées dans de solides tambours, munis de portes capitonnées à fermeture automatiques.

La sacristie se trouve placée près de l'entrée de la rue Palatine, à égale distance de la chapelle de la Vierge et de la sortie sur la rue Garancière.

Les soirs où l'abbé d'Areynes venait prêcher à Saint-Sulpice, ce qui était assez fréquent, il avait l'habitude après son sermon, en descendant de la chaire et en sortant de la sacristie où il laissait son surplis, d'aller s'agenouiller sur les marches de l'autel de la Vierge et de prier pendant quelques minutes.

Ensuite, sa prière achevée, et tandis que les sacristains éteignaient les lumières, il allait rejoindre, rue Garancière, le fiacre qui l'attendait pour le conduire rue des Tournelles.

L'aumônier de la Roquette était toujours l'un des derniers sortis de l'église.

Deux hommes avaient eu soin de se mettre au courant de ces détails.

Ces deux hommes, de Grancey et Servais Duplat, assistant sous le costume ecclésiastique aux offices du matin et du soir, avaient étudié les êtres de l'église dont la topographie intérieure leur était devenue familière.

L'abbé d'Areynes était condamné.

LXXXVI

Le jour de Noël approchait.

Depuis une semaine l'aumônier de la Roquette faisait le soir à Saint-Sulpice des conférences auxquelles venaient assister de nombreux fidèles, désireux d'entendre le prédicateur dont la réputation grandissait chaque jour et dont la parole savait si bien aller aux âmes.

La veille de Noël l'affluence fut plus considérable encore que d'habitude.

La magnifique église regorgeait de monde.

Sous les voûtes résonnaient les grandes voix des orgues, alternant avec les chants de la maîtrise.

Duplat et de Grancey s'étaient placés séparément dans les bas-côtés de l'église, l'un à droite, l'autre à gauche.

Tous deux, cachant leur visages entre leurs maints, semblaient absorbés par la prière.

Aussitôt les dernières notes des orgues éteintes l'abbé d'Areynes sortit de la sacristie, revêtu d'un surplis et d'une étole, s'agenouilla pendant quelques secondes, puis se dirigea vers la chaire dont il gravit lentement les degrés.

Un grand silence se fit.

Il parla.

D'une voix émue, en un langage dont la magnificence n'excluait point la simplicité, il dit ce poème sublime, commençant à l'étable de Bethléem et finissant au sommet du Golgotha, ce poème divin d'un Dieu voulant naître sur la paille et mourir sur la croix pour le salut du monde !

Quand il eut achevé, l'émotion la plus poignante faisait battre tous les cœurs, et tous les yeux étaient remplis de larmes.

L'église se vida promptement.

L'aumônier de la Roquette, rentré à la sacristie, recevait les félicitations du clergé de la paroisse.

De Grancey s'était dirigé vers la chapelle de la Vierge et il s'agenouilla sur une des chaises rapprochées de l'autel.

On vint éteindre les cierges de la chapelle qui resta dans la pé-

nombre, n'étant plus éclairée que par la lampe suspendue à la voûte et brûlant jour et nuit.

De tous les côtés les lumières disparaissaient.

Les grandes portes de la façade se fermèrent.

Servais Duplat, lui aussi, avait quitté la place qu'il occupait depuis le commencement de l'office.

Il vint à son tour se mettre à genoux sur l'une des chaises placées sous la grande arcade qui du cheeur laissait voir la chapelle de la Vierge.

Dans le temple brusquement envahi par l'obscurité on n'entendait plus que le pas lent des employés et des sacristains faisant leur ronde, un falot à la main, et rangeant les chaises qui gênaient le passage.

Un pas plus rapide que les leurs résonna sur les dalles. C'était celui de l'aumônier de la Grande-Roquette quittant le dernier la sacristie.

De Grancey, suivant sa marche d'un regard oblique, se demandait :

— Va-t-il venir ici, comme de coutume ? . . .

La réponse à la question que l'ancien clerc d'avoué se posait mentalement ne se fit pas attendre.

L'abbé d'Areynes se dirigea vers la chapelle de la Vierge, y entra et alla s'agenouiller sur la première marche de l'autel.

Duplat, se levant alors sans bruit, gagna la porte de sortie de gauche dont le tambour formait un couloir sombre.

D'un regard il s'assura que ce couloir était vide, et se plaça de manière à maintenir la porte entr'ouverte.

Alors Grancey, lentement, quitta la chaise sur laquelle reposaient ses genoux et n'eut qu'un pas à faire pour se rapprocher de l'aumônier qui lui tournait le dos et s'absorbait dans sa prière.

Le bras du misérable se leva.

Sa main tenait un couteau dont la lame étincela sous la lueur de la lampe pendue à la voûte.

Le bras retomba et la lame s'enfonça entre les deux épaules de l'abbé d'Areynes qui, sans pousser un cri, s'affaissa sur les marches de l'autel.

De Grancey s'élança vers la porte que maintenait entr'ouverte Servais Duplat et les deux assassins disparurent.

* *

Quelques heures après l'accomplissement de ce crime hideux l'ancien clerc d'avoué, ayant quitté son costume ecclésiastique, se rendait à l'hôtel de la rue de Vaugirard, toujours accompagné de son complice, le faux abbé Libert.

Il avait reçu la veille une nouvelle dépêche de Rollin lui annonçant son arrivée pour le lendemain à onze heures précises.

Tous les ordres étaient donnés en conséquence.

Le déjeuner serait prêt pour midi.

Le landau devant aller prendre Gilbert et Rose au chemin de fer, attendait tout attelé dans la cour.

Servais Duplat ne comptait pas quitter l'hôtel avant le retour de Grancey.

A onze heures, à la gare de l'Est, celui-ci faisait monter en voiture le mari d'Henriette et la nouvelle Marie-Blanche dont l'indisposition légère n'avait eu aucune suite.

A l'hôtel, il leur présentait l'abbé Libert comme un parent de province, venu passer quelques mois à Paris et qui se montra plein d'onction et d'une correction édifiante.

Après le déjeuner Rollin installa la jeune fille dans l'appartement préparé pour elle, et rejoignit dans son cabinet de travail les deux scélérats qui lui rendirent compte de l'emploi de leur temps depuis leur arrivée à Paris.

Si bronzé que fût le misérable, le récit du meurtre de Raoul d'Areynes fit passer sur sa chair un petit frisson.

Ce récit fut confirmé d'ailleurs par les journaux du soir qui tous, en tête de leur première page, avaient en vedette ces mots sinistres :

LE CRIME DE L'ÉGLISE SAINT-SULPICE

ASSASSINAT DE L'AUMONIER DE LA GRANDE-ROQUETTE

Les différents articles pouvaient se résumer ainsi :

« La nuit dernière, en faisant leur ronde, des employés de l'église Saint-Sulpice ont relevé le corps de M. l'abbé Raoul d'Areynes, frappé d'un coup de couteau et étendu dans une mare de sang sur les marches de l'autel de la Vierge.

« Transporté à son domicile il n'a pas encore pu prononcer une seule parole. Les médecins appelés en toute hâte auprès de lui désespèrent de le sauver. On se perd en conjectures sur le motif et sur l'auteur de ce monstrueux assassinat. La justice informe. Nous tiendrons nos lecteurs au courant. »

A suivre

CES MÉRITES SONT RECONNUS

Des milliers de malades, dans leurs correspondances, attestent chaque jour les mérites incomparables du *Baume Rhumal* dans le traitement du rhume, de la toux, de la grippe et de la bronchite. Dans les cas les plus graves le *Baume Rhumal* a opéré des cures tenant du prodige. 25 cents le flacon. Dans toutes les pharmacies et épiceriers.

CHOSSES ET AUTRES

—A Liverpool en 1672 le terrain de la Corporation était loué pour £13, et en 1892 le même terrain était évalué à £12,500,000.

—Sur les 40 mille sortes de scarabées répandus sur la surface du globe aucune n'est reconnue venimeuse ou armée d'un dard.

DÉLICIEUX SOULAGEMENT

Si grave que soit un rhume, il ne faut pas se désespérer de le guérir avec le *Baume Rhumal*. Dès les premières doses, on éprouve un délicieux soulagement. La guérison est le résultat d'un traitement persévérant avec ce précieux remède, populaire par ses vertus comme il l'est par son prix. 25 cents dans toutes les pharmacies et épiceriers.

—Le Japon possède plus de cinquante volcans actifs, dont le plus haut est le Fougisan (3,800 mètres) dans le Nipon, et le plus remarquable au point de vue de l'activité est le Kirishmayama dans le Kioushou.

BONS RÉSULTATS

Le traitement des affections de la poitrine avec le *Baume Rhumal* a toujours donné les meilleurs résultats. Dans les cas très graves, il fait merveille ; c'est pourquoi les médecins le recommandent avec instance à leurs malades. 25 cents la grande bouteille.

—Sommaire de la *Nouvelle Revue* du 1er mai : Hors texte : Il fait froid, dessin, E. Daudet ; L'enterrement d'une étoile, A. Daudet ; Warwick chez Louis XI, A. Vacquerie ; Les évolutions du style, J. Delafosse ; Etude du roman *La guerre et la paix* au point de vue militaire, général Dragomirov ; Un foyer de réalisme en Allemagne, Eugène Muntz ; Amours, Mme Hector Malot ; Le millénaire de la poésie hongroise, J. Kont ; Lettres sur la politique extérieure, Mme Juliette Adam ; Pages courtes : J. H. Rosny, H. de Braisne, P. Arosa, C. Jacquet, E. Hinzelin.

La Quinzaine : Décentralisation ; Les provinces ; L'armée, La marine, Colonies, Parlement, Critique littéraire, Critique musicale, Critique dramatique, Sciences, Agriculture, Finances, Bibliographie, Sport, Carnet mondain, Mode.

JEUX ET RECREATIONS

ARITHMÉTIQUE

La somme des deux nombres égale 58 ; la moitié de l'un surpasse de 15 le sixième de l'autre. Quels sont ces nombres ?

N. B.—La question doit être résolue par l'arithmétique, sans aucun secours de l'Algèbre.

CHARADE

L'Un pullule en tous lieux, perce, dé [truit ou file].
L'autre pronom, le verbe à ses lois est [soumis].
Chérie et respectée au village, à la ville, Jadis l'Entière avait temples, autels, amis

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE NUMÉRO 629

Les 32 marins, 16 blancs et 16 noirs, ont été rangés dans l'ordre suivant, et la décimation a commencé par la gauche : 3 blancs, 1 noir ; 4 blancs, 1 noir ; 4 noirs, 1 blanc ; 2 noirs, 2 blancs ; 2 noirs,

2 blancs ; 1 noir, 3 blancs ; 5 noirs, 1 blanc.

ONT DEVINÉ :

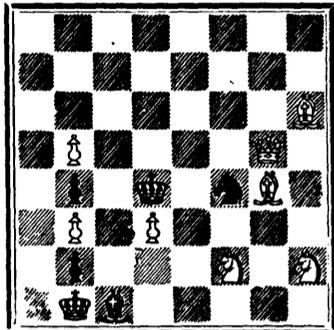
Mlle Schayer, Eugidor Regnaleh, Montréal ; L. A. Taillefer, Ste-Scholastique.

LES ECHECS

PROBLÈME No 191

Composé par Johann Berger

Noirs—5 pièces



Blancs—9 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 3 coups

SOLUTION DU PROBLÈME No 190

Blancs	Noirs
1 F 5 D	1 R 5 C
2 F 2 C	2 R 4 T
3 F 3 F mat.	

Solutions justes par MM. J. C. Gagné, Québec ; L. Lenoir, Ottawa ; O. Viau, P. Dargis, Montréal.

**PAS UN JOUR DE MALADIE
Depuis Trente Ans
RÉSULTAT DE L'USAGE
DES PILULES D'AYER**

“Depuis plus de trente ans, les Pilules d'Ayer m'ont conservé la santé, n'ayant jamais été malade pendant tout ce temps. Avant l'âge de vingt ans, je souffrais presque constamment—cela provenant de constipation—de dyspepsie, de maux de tête, de névralgie, de clous et d'autres éruptions. Quand je fus



convaincu que les neuf dixièmes de mes affections provenaient de la constipation, je commençai l'usage des Pilules d'Ayer qui amenèrent les résultats les plus satisfaisants, n'ayant jamais eu une seule maladie qui ait résisté à ce remède. Ma femme qui avait été malade pendant des années prit aussi les Pilules d'Ayer et elle revint promptement à la santé. Les Pilules d'Ayer, prises à temps, empêchent tout danger de maladie.”—HENRY WETTSTEIN, Byron, Ill.

Les Pilules d'Ayer
Les plus hautes Récompenses à l'Exposition de Chicago.

J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique)

INGÉNIEUR CIVIL, ARPENTEUR
187, RUE SAINT-JACQUES

ROYAL BUILDING MONTRÉAL

Débitures Municipales

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer

VALEUR DE L'ACCESSION

ACHETÉS ET VENDUS

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fidéjussés.

Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

R. WILSON SMITH,

BATISSE 'BRITISH EMPIRE,' MONTRÉAL.
Achète des débitures et autres valeurs désirables.

AUX DAMES

ACADEMIE FONDEE EN 1891

Notre nouveau corsage sans couture est une des merveilles du jour. L'ajustement est parfait sans être obligé d'essayer. Les cours comprendront le Dessin des Patrons, la Coupe, l'Assemblage, l'Essaiage, la Rectification, les Garnitures du Corsage, la Jupé, le Manteau, le Dolman, etc., etc.

ACADEMIE, 88 RUE ST-DENIS Montréal. Téléphone 6057.

Mme E. L. ETHIER, Principale.

Librairie Française

G. HUREL

1615, Notre-Dame, Montréal

Journaux français. Romans nouveaux, publications diverses, artistiques et populaires Gravures, Chansons, etc.

Livres d'occasions, achat et vente. Nous importons de Paris, en trois semaines toutes les commandes qui nous sont faites. Prix spéciaux pour marchands.

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et Evaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(BLOC BARRON)

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER

TÉLÉPHONE No 2113

LA SÉRIE DU MONDE ILLUSTRÉ

est conservée aux bureaux suivants de la CANADIAN ADVERTISING AGENCY, où les annonces seront acceptées aux plus bas prix :

Paris (France), 5, rue de la Bourse.
Londres (Ang.), 60, Watling street, E. C.
Boston (Mass.), Carter Buildings.
Toronto (Ont.), 26, King street East.

ST-NICOLAS journal illustré pour

garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an : 18 fr. ; six mois : 10 frs ; Union postale, un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Chs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.



LE SEUL journal illustré des Dames qui publie environ Cent gravures inédites de Modes, Travaux de Mains, etc., par numéro est

LA SAISON
50, Rue de Lille, Paris.
Un numéro spécimen envoyé gratuitement, vous convainquant qu'il est en même temps le plus riche en littérature saine et la meilleur marché entre tous

Banque Ville-Marie

Avis est par les présentes donné qu'un dividende de trois pour cent (3 p.c.) pour les six mois courants, égal au taux de six pour cent (6 p.c.) par an, a été déclaré sur Capital payé de cette institution, et qu'il sera payable au Bureau Chef ou à ses Succursales, le ou après lundi, le premier jour de juin prochain. Les livres de transfert seront fermés du 17 au 31 mai inclusivement.

L'assemblée générale annuelle des actionnaires aura lieu au Bureau principal, mardi, le 16 juin prochain, à midi.

Par ordre du Bureau de Direction,

W. WEIR, Président.

Banque Jacques-Cartier

DIVIDENDE No 61

Avis est par les présentes donné qu'un dividende de trois pour cent (3 p.c.) pour les six mois courants, égal au taux de six et demi pour cent par an a été déclaré sur le capital payé de cette institution et sera payable au bureau de la banque à Montréal, le et après lundi, le 1er juin prochain. Les livres de transfert seront fermés du 17 au 31 mai inclusivement.

L'assemblée générale annuelle des actionnaires aura lieu au bureau de la Banque, de Montréal, mercredi, le 17 juin prochain, à midi.

Par ordre du Bureau de Direction,
TANCREDE BIENVENU, Gérant.



.....LISEZ.....

“Le Monde”

LE GRAND JOURNAL

LIBÉRAL-CONSERVATEUR

DE MONTRÉAL

Le mieux renseigné sur les brûlantes questions politiques du jour.

“LE MONDE” s'adresse à toutes les classes bien pensantes, et en raison de la supériorité de sa clientèle de lecteurs, il est

UN MEDIUM D'ANNONCE

HORS LIGNES

Bureaux : No 75, Rue St-Jacques

(Entre La Presse et La Patrie)



En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le **VIN** à l'**EXTRAIT de FOIE de MORUE**

PRÉPARÉ PAR **M. CHEVRIER**

Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris

possède à la fois les principes actifs de l'**HUILE de FOIE de MORUE** et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'**HUILE de FOIE de MORUE**, est souverain

CONTRE :
la **SCROFULE**, le **RACHITISME**,
l'**ANEMIE**, la **CHLOROSE**,
la **BRONCHITE** et toutes les **MALADIES de POITRINE**.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ, le plus complet des journaux illustrés du Canada. Douze pages de texte et quatre pages de gravures chaque semaine.



L'Expérience d'un Curé Canadien.

(6) SAINT PAULIN, QUE., CAN., Fév. 10, 1890.

Il me fait plaisir de témoigner de l'excellence du Tonique Nerveux du Père Koenig. Souffrant depuis longtemps de débilité nerveuse due à la dyspepsie, je suis certain, qu'il s'opéra en moi un grand changement depuis que je prends votre remède, mes nerfs sont mieux et ma dyspepsie disparait promptement; des résultats semblables ont été obtenus par beaucoup de mes confrères. Je le considère entièrement efficace et propre à guérir toutes maladies nerveuses et autres qui en dépendent.

J. E. LAFLECHE, Curé.

Le Rév. J. Marceaux écrit de Wallagrass, Maine, mars 1893. Le Tonique Nerveux du Père Koenig a été recommandé par moi et a guéri la danse de Saint Guy et l'Epilepsie.

GRATIS Un Livre Précieux sur les Maladies Nerveuses et une bouteille échantillon, à n'importe quelle adresse. Les malades Pauvres recevront cette médecine gratis.

Ce remède a été préparé par le Rév. Père Koenig, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876 et est maintenant préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., Chicago, Ill.

Chez tous Pharmaciens, à \$1 la bouteille ou 6 pour \$5.00.

AGENTS

E. McGales, 2123, Notre-Dame, Montréal. Laroche & Cie Québec.

LA NOUVELLE REVUE

18, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice : Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

Un an 6 mois 3 mois
 ABONNEMENT Paris et Seine 50f 26f 14f
 Départements 56f 29f 15f
 Etranger... 62f 32f 17f

On s'abonne sans frais : dans les bureaux de poste, les agences du *Crédit Lyonnais* et celles de la *Société générale de France* et de l'Etranger.



FAUSSES DENTS SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

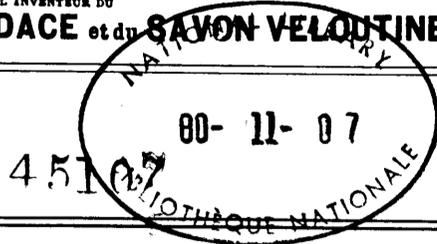
Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste, 20, rue St-Laurent, Montréal. Tél. Bell 2818.



CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to Munn & Co., who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free. Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the *Scientific American*, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper, issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. \$3 a year. Sample copies sent free. Building Edition, monthly, \$2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in color, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address: MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.

EXTRA-VIOLETTE Violet AMBRE ROYAL
 Véritable et suave Parfum DE LA VIOLETTE
 Nouveau Parfum extra-fin.
 Savon, Extrait, Eau de Toilette, Poudre de Riz.
 PARIS 29, N° des Italiens
 SEUL INVENTEUR DU
SAVON ROYAL de THRIDACE et du SAVON VELOUTINE



PRODUITS DE LA
GRANDE CHARTREUSE
LIQUEURS, ELIXIR ET SPECIFIQUE DENTIFRICE.
 Les consommateurs des produits authentiques de la "GRANDE CHARTREUSE" doivent exiger sur chaque bouteille le passe-partout ci-dessous signé par le Révérend Père Procureur L. Garnier:
 POUR EVITER TOUTE CONTREFAÇON OU IMITATION, EXIGER SUR CHAQUE BOUTEILLE LE PASSE-PARTOUT CI-DESSOUS
Seuls Agents et Fondés de pouvoirs de la GRANDE-CHARTREUSE
 AU CANADA
LA COMPAGNIE D'APPROVISIONNEMENTS
 ALIMENTAIRES
 de MONTRÉAL (limitée).

DENTISTE
 Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistable que le ciment, imitant parfaitement la dent.

 Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.
A. S. BROUSSEAU, L.D.S.
 No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

POUDRE
 — POUR —
LIQUEUR DE COMTE
 Préparation Hygiénique, Digestive et Fortifiante
 Remplaçant avantageusement les liqueurs de la Chartreuse et de la Trappistine.
 Une boîte de cette poudre suffit pour faire deux chopines et quart de liqueur. Direction dans chaque boîte. Prix : 25c la boîte.
 Dans toutes les bonnes pharmacies ou envoyé franco sur réception du prix par les agents
LA PHARMACIE NATIONALE
 216, SAINT-LAURENT
 MONTRÉAL

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet des journaux français illustrés et littéraires du Canada.

U. PERREault
 — RELIEUR —
 No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal
 Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, etc. Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville. Une visite est sollicitée.

LA PRESSE
 JOURNAL QUOTIDIEN
 Le plus populaire des journaux français de Montréal
 Tous les hommes d'affaires reçoivent LA PRESSE
 Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.
 Désirez-vous un commis ? Annoncez dans LA PRESSE.
 LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.
 Désirez-vous une servante ? Annoncez dans LA PRESSE
 Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.
 Désirez-vous retrouver un article perdu ? Annoncez dans LA PRESSE.
 Tout le monde reçoit LA PRESSE.
 Désirez-vous un emploi quelconque ? Annoncez dans LA PRESSE.
 Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 16 mai 1896
53,248
BUREAUX
 71 et 71a, Rue St-Jacques
 MONTREAL

S. Carsley & Cie

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE
 MONTRÉAL
 1765 à 1783 RUE NOTRE - DAME

Le Plus GRAND MAGASIN DE MONTRÉAL

Allez-vous demeurer A la campagne ?

Alors l'Annonce Vous Intéressera !

Carpettes pour Villas et Cottages

Nous venons de recevoir dix ballots de ces splendides paillasons écossais, dans toutes les grandeurs, en une variété de nouveaux patrons et couleurs choisis, avec bouts frangés.
 2 sur 2 verges, 88c chacun.
 2 sur 2½ verges, \$1.10 chacun.
 2 sur 3 verges, \$1.30 chacun.
 3 sur 3 verges, \$1.95 chacun.
 3 sur 4 verges, \$2.65 chacun.
 3½ sur 4 verges \$3.10 chacun.
 4 sur 4 verges, \$3.50 chacun.
 4 sur 4½ verges, \$3.95 chacun.
 4 sur 5 verges, \$4.40 chacun.
 Bonnes nattes de porte reversibles, 11c.
 LA CIE S. CARSLY (Limitée).

Nattes
 Bonnes nattes de Chine, une verge de largeur, bonnes couleurs, 12½c la vg.
 Nattes de Chine, jusqu'à 53c la vg.
 Nattes fortes du Japon, une vg de largeur, de différentes couleurs, 24c la vg.
 Jolies Nattes fortes du Japon, jusqu'à 56 cents.
 LA CIE S. CARSLY (Limitée).

Tapisseries
 La semaine dernière, nous avons vendu plus de Tapisseries que jamais. Cette semaine, nous nous proposons d'en vendre d'avantage.
 Si vous avez besoin de Tapisseries, venez à la CIE S. CARSLY Limitée, et vous épargnerez de l'argent.

Articles de Ménage pour Villas
 Bonnes Cretannes imprimées, de différents patrons, de 7½c à 40c.
 Couvertures de meubles, double largeur, dans toutes les couleurs choisies, de 29c à \$4.50.
 Sateens artistiques, belle qualité, des-sins magnifiques, 18c.
 Cretonne double largeur, avec magnifiques bordures, de 31c à 40c.
 Stores en drap opaque, avec tous les accessoires complets, de 33c à \$1.00.
 Couvrepieds de couleurs non changeantes, bonne grandeur, de 52c à \$2.95.
 Couvrepieds blancs Honeycomp, bordures frangées, bonne grandeur, de 69c à \$4.85.
 Couvertes d'été, 93c la paire.
 LA CIE S. CARSLY (Limitée).

Souliers Tan de la Meilleure Qualité pour Dames

Environ 100 paires de souliers fins brésiliens, doublé en kid, bouts doubles et tournés à la main, lacets en soie ; prix régulier, pas au desous de \$2. Nous les vendrons dans le département des souliers demain pour \$1.25 la paire.
 Que les dames demandent à voir ce soulier.
 Prix extraordinairement bas.
THE S. CARSLY CO. (Limited)
 1765 à 1783, Notre-Dame